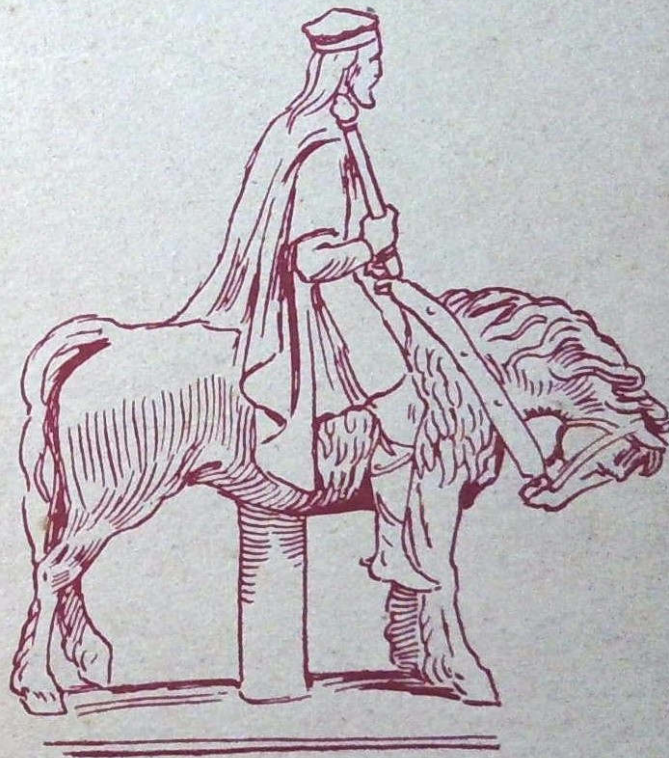


CAMILLE MAUCLAIR J.-F. BOUCHOR

LA BRETAGNE



TRENTE PLANCHES EN COULEUR
D'APRÈS LES TABLEAUX
DU PEINTRE

LA BRETAGNE

Des mêmes Auteurs

VENISE, un volume.

ASSISE, un volume.

VERSAILLES, un volume.

SOUS LE CIEL DE FLORENCE, un volume.

NAPLES ET SON GOLFE, un volume.

FÈS, VILLE SAINTÉ, un volume.

VÉRONE ET LE LAC DE GARDE, un volume.

CAMILLE MAUCLAIR J.-F. BOUCHOR

LA
BRETAGNE

TRENTE PLANCHES EN COULEUR
D'APRÈS LES TABLEAUX
DU PEINTRE

ORNEMENTATIONS DE DAVID BURNAND



PARIS
HENRI LAURENS, ÉDITEUR
6, RUE DE TOURNON, 6

1932

Copyright, by Henri Laurens, 1932



L'HOMME, autant que la nature, a fait de ce pays mystérieux une terre tragique, un farouche poème de rêve et de sang.

Au commencement fut, en Armor, une race inconnue dont les hommes dressèrent vers le ciel, avec des efforts immenses, ces longs menbirs, couchèrent les tables des dolmens où ruissela, sous le couteau rituel, le sang des victimes expiatoires, peut-être humaines. Ceci pendant des siècles où tout nous est énigme, par le vœu du peuple de la mer, des monts, des forêts et des landes, à la proue du vieux vaisseau d'Europe.

battue par la fureur inlassable de l'Océan, aux confins extrêmes du pays d'ouest, devant l'abîme au delà duquel était supposée l'ultime Thulé.

Une époque vint, où apparurent les légions des hommes du sud, aux faces rasées, aux teints bruns, aux yeux noirs, armés de piques et de glaives courts, casqués de fer, cuirassés de lames de fer, s'abritant sous des boucliers oblongs. Venu du pays du soleil, ils marchaient avec un ordre parfait au son des longs tubas d'airain, serrés autour de leurs enseignes dorées que surmontait l'image d'une louve, guidés par des chefs aux manteaux écarlates qui savaient l'art de la guerre et dont l'âme astucieuse et avide ignorait la pitié. Ils avaient traversé toute la Gaule, pris de grandes villes, dispersé de grandes armées, fait preuve d'un irrésistible génie dans la science des retranchements, des manœuvres, des offensives. Et ils trouvaient juste que le monde leur appartint, comme aux plus subtils, aux plus forts. Quand ils se présentèrent, il y eut de longs et féroces combats : mais enfin toute la flotte d'Armor fut coulée, le destin se prononça pour les hommes du sud, et au désespoir impuissant des vaincus ils imposèrent ce qu'ils appelaient la paix romaine, l'obédience à César. Avec leurs mœurs, leurs méthodes administratives, leur système fiscal, leurs thermes, leurs arènes, ils apportèrent leurs dieux : ils étaient alors bien près de n'y plus croire, mais les formalités du culte contribuaient à la discipline et à la

dignité de leur empire, et il fallait que par là aussi les consciences des subjugués fussent domptées. Ces Romains virent les alignements des menhirs colossaux comme ils avaient vu les hypogées d'Égypte. Ils admirèrent avec un effroi secret l'âme d'Armor. Et tout ensemble pour ménager les dieux inconnus et pour exorciser les striges, ils ne renversèrent point les blocs inexplicables et millénaires, mais ils y gravèrent les images de leurs propres divinités, ainsi qu'en témoignent le Jupiter et le Mercure sculptés à la base du menhir de Kerdavel par des mains gallo-romaines.

Pendant, peut-être, que ces mains entaillaient le granit, en Orient naissait, prêchait et mourait supplicié le Fils de l'Homme. Du temps passa, et du poteau infâme où les bourreaux avaient cloué Jésus de Nazareth rayonna une lumière surnaturelle qui pénétra les âmes du monde transformé. Alors survinrent en Armor, venant de l'île que nous appelons l'Angleterre ou Grande-Bretagne convertie au Christianisme dès le III^e et le IV^e siècle, les soldats de ce nouveau roi, tandis que l'Empire pourrissait : soldats sans armes, pauvres errants dont les paroles conquéraient par la douceur. À leur tour, les chrétiens regardèrent pensivement les pierres dressées : ils y virent d'effrayants hommages aux démons, et voulurent que l'œuvre dédiée aux démons servît la gloire de Dieu. Sur les tables des dolmens, devenues des autels dans la lande, ils placèrent la croix purifi-

catrice, et, avec leurs humbles outils, ils taillèrent les menhirs en croix. Le menhir devint clocher. Ce furent les temps étranges où un univers de croyances remplaçait l'autre : l'acceptation des âmes était lente, mêlée de regrets et de retours : la conviction ancestrale criait sa rébellion contre les jeunes vérités.

Les premiers apôtres comprirent, avec un instinct admirable, ce trouble des primitifs. A mesure que la foi née en Orient imprégnait l'Europe en montant vers le nord, elle quittait des terres surchauffées par l'instinct religieux, habituées aux prophètes, aux révélations, aux arguties, aux miracles, pour aventurer ses missionnaires dans des zones froides, peuplées de barbares pour qui la lutte animale était presque tout, auxquels les forêts redoutables, la mer cruelle, les fauves, les longs hivers, la faim, laissaient bien peu de temps pour songer au problème du divin : âmes incultes à qui suffisait la figuration de quelques dieux subis avec terreur, le vague espoir d'un paradis grossier où les besoins de la bête humaine seraient satisfaits enfin sans péril : âmes dénuées de ce goût du spirituel qui était le luxe permis à la vie ensoleillée et facile des races méditerranéennes. La croix, c'était une idée : pour la rendre sensible, la logique parlée ne suffisait pas, les apôtres eurent recours à l'image, et firent si bien qu'ils ont été promus au rang de saints par le vœu unanime d'Armor. Les saints bre-

tons forment dans l'Eglise une phalange spéciale. Guénolé, Samson, Guirec, Budoc, Duzec, Herbot, Miliou, Tbégonnec, Divy, Gildas, Hervé, bien d'autres, sont sanctifiés par la piété de la foule dont ils défrichèrent les âmes. Une fois encore le menhir et le dolmen semblèrent avoir été posés par les préhistoriques comme des bases rudes et nues attendant que s'y inscrivent la vérité. Près de Lannion, sur le menhir de Saint-Duzec, sont gravés les instruments de la Passion, avec la Vierge pleurante, la lune et le soleil que voila l'heure inoubliable, et le coq qui chanta lorsque Pierre reniait son Dieu. C'est une inscription lisible pour tous.

Cependant l'Empire s'était écroulé ; ses derniers maîtres avaient considéré Armor, avec un dédain découragé, comme une des régions les plus désertes de toute la Gaule, car la plupart des habitants, obstinés dans leurs désirs d'indépendance, avaient fui l'ordre romain pour se cacher au centre de la péninsule, dans les solitudes d'Argoat « le pays des bois ». Dès 460, un grand fait avait accru cette force de résistance : l'exode en masse des habitants celtes de l'île de la Grande-Bretagne. Ces Celtes, en lutte avec les Scots du nord de l'île, avaient imprudemment appelé à leur aide les Angles et les Saxons. Ces alliés intrus s'installèrent, et les premiers

et légitimes occupants de « Breiz » ou « Britannia » prirent la résolution de passer la mer et de s'installer sur la côte continentale qui leur faisait face et ressemblait à leur pays natal dont quelque bouleversement préhistorique l'avait séparée en créant la Manche.

Ces nouveaux débarqués eurent leurs rois, comme March, le prince de Douarnenez, immortalisé par la légende du chevalier Tristan de Léonois et de la blonde Isolde, comme Grallon, le prince de Carbaix et de la fabuleuse ville d'Ys engloutie dans la baie des Trépassés.

Lorsque les Franks apparurent, Charlemagne crut soumettre ces roitelets, mais Louis le Débonnaire, après lui, dut renouveler son expédition. Ce n'était point pour se soumettre à la tutelle franque que ces vaillants Celtes s'étaient déversés durant deux siècles sur la presqu'île armoricaine gallicisée puis romanisée. Ils lui avaient apporté leurs mœurs, ils avaient donné à ces lieux les noms de leurs anciennes cités dans l'île qu'ils avaient quittée, ils avaient refait une patrie bretonne, de génie purement celte, effaçant les traces de la Gaule et de Rome, et même la langue. Et ce sont eux que Charlemagne et Louis durent affronter. La victoire franque fut éphémère. Les Bretons — appelons-les ainsi désormais — entendaient bien maintenir un royaume indépendant et même rival des Franks; et dès que se disloqua la monarchie carlovingienne, ils reprirent la lutte, et

vainquirent Charles le Chauve dans le Morbihan. L'idéal celtique était affirmé. Il fut tenacement défendu par des chefs comme Nominoë et Alain Barbe-Torte, qui furent les premiers des grands princes bretons, chrétiens mais irréductiblement dévoués au régionalisme, avec de vastes espoirs, en face des gens ambitieux de l'Île-de-France.

On en vint ainsi au XI^e siècle, où le grand duc Guillaume de Normandie passa la mer et alla vaincre Harold à Hastings et conquérir son royaume. Une foule de Bretons avaient accompagné Guillaume dans cette expédition, revanche sur les Angles et les Saxons qui les avaient chassés autrefois. Mais lorsque le Normand eut créé son nouvel Etat, ses successeurs songèrent soit à s'annexer la Bretagne qui les avait aidés, soit à l'isoler tout au moins de la France, qui grandissait. La France finit par s'emparer assez promptement de la Normandie. Mais la Bretagne résista, devint l'enjeu des Anglais et des Français; les factions la déchirèrent. La néfaste, l'affreuse guerre de Cent Ans commençait par la guerre de la succession bretonne. Entre Charles de Blois, soutenu par la France, et la maison de Montfort alliée aux Anglais, le duel se termina au XIV^e siècle par le désastre d'Auray où Charles de Blois fut tué, où Du Guesclin fut fait prisonnier. Il y eut des épisodes épiques, comme ce combat qui, sur la lande de Josselin, mit aux prises Jean de Beaumanoir et Richard Bemborough, assistés chacun de

trente chevaliers, et où les Français vainquirent en vain. La Bretagne resta libre pendant toute l'épopée de Jeanne d'Arc, tandis qu'après Du Guesclin un autre grand Breton, connétable comme lui au service de la France, Arthur de Richemont, achevait de chasser les Anglais du continent. Ce ne fut qu'au XV^e siècle que la souveraineté du duc breton François II échet à sa fille unique. La duchesse Anne n'était qu'une frêle adolescente. Menacée d'être vassalisée et vaincue par la convoitise française, elle préféra se résigner à un mariage politique : elle accepta d'être l'épouse de Charles VIII, apportant en dot son duché, et s'engageant même à se remarier, en cas de veuvage, avec le successeur. Ce qui advint ; neuf ans plus tard, la sacrifiée dut épouser Louis XII.

La Bretagne celtique devenait une province de la monarchie franque, sous réserve de multiples stipulations relatives au maintien juré de ses coutumes et privilèges. Maintien souvent méconnu, toujours obstinément réclamé par la fierté bretonne attachée à ses droits. Nous verrons que la résistance morale et effective était loin d'être finie. La Normandie s'était, presque dès son annexion, fondue dans l'unité française et détachée totalement de l'Angleterre née de son essaim : la Bretagne resta la Bretagne, et de nouvelles heures tragiques devaient bien montrer cette irréductibilité farouche, cette fidélité à la chimère de l'autonomie politique du génie celtique.

Mais revenons à la foi, aux âmes. La piété bretonne avait orné le dolmen : elle orna la croix elle-même. Le signe géométrique de son fût et de sa barre transversale, le « tau » grec, avait pu suffire aux Latins et Byzantins : la race de l'Ouest fit de ce tronc un arbre fleuri, lorsque s'éveilla l'art médiéval, lorsque l'ogive succéda au roman, lorsque le génie septentrional dressa les cathédrales et en fit pour les foules des théologies sculptées.

Alors commença, pour Armor devenue Bretagne, le poème des pierres sacrées.

Ce poème ne peut se comprendre que si l'on n'oublie pas le menhir et le dolmen primitifs, legs de l'antique Armor dont l'invasion celtique venue de l'île de Bretagne n'effaça pas les traces. Le dernier terme du menhir druidique, c'est la croix ornée : le dernier terme du dolmen druidique, c'est le calvaire. Et parfois, comme à Melrand près Pontivy, ils se combinent. Ainsi que le mât de la nef est devenu la flèche de la cathédrale, le menhir transformé en croix jaillit du dolmen devenu table d'autel. Ainsi le campanile des premières basiliques italiennes, placé près de l'église et de son dôme, en reste distinct, tandis que dans la cathédrale la tour est enfoncée dans la membrure elle-même du vaisseau mystique. Cette union des deux symboles druidiques, cette combinaison du dolmen et du menhir, c'est le calvaire, expression toute spéciale. On trouve en tous

pays des représentations sculptées analogues, mais à l'intérieur des cryptes : en Armor seulement de tels calvaires ont été édifiés à l'air libre, et l'impression en est extraordinaire. La sévère, l'obstinée piété bretonne a multiplié ces témoignages d'un art naïf qui a conservé jusqu'en plein XVII^e siècle son caractère médiéval.

En général, le calvaire se présente comme un bloc quadrangulaire : surgi près d'une chapelle ou isolé dans la lande, il impose de loin la silhouette millénaire du dolmen dont il est issu. Mais il est sculpté de figurines souvent superposées en deux frises de foule gesticulante au-dessus desquelles se dressent les croix. Les gibets des larrons sont simples, mais celui de Jésus reste fidèle au principe de l'arbre sculpté portant des rameaux symétriques où se posent des personnages, et cette silhouette qui fait songer au chandelier à sept branches est, sur fond de ciel et de mer, infiniment décorative. C'est le cas des calvaires de Saint-Thégonnec et de Plougastel qui, bien que datant du XVI^e siècle, restent du pur XIII^e par le style. Au bord de la baie d'Audierne, dans les sables, les vagues étales viennent non loin de la base trapue du calvaire de Tronoën, l'ancêtre de tous ; et il semble une épave aux mâts brisés, avec un entrepont et un pont encombrés d'une foule angoissée par le naufrage, levant ses têtes suppliantes vers le Jésus suspendu dans le ciel. Ce mystère ciselé, isolé sur une plage, est d'une gran-

deur étrange. D'autres calvaires montrent une étonnante richesse architecturale, ceux de Plougastel, de Guimiliau, de Saint-Thégonnec, de Pleyben, dus à des ouvriers géniaux et inconnus.

On en trouve un peu partout, de ces témoins de la foi populaire bretonne, animée encore par la survivance mystérieuse de l'âme armoricaine. L'eau, le soleil, le gel, la rafale, le sable, noircissent et corrodent les strophes éparses de ce poème de granit. Mais elles résistent, et leurs silhouettes tourmentées, sans autres exemples dans le vieux monde, l'émouvront longtemps encore.

Cette résistance de la pierre dure, le front proverbialement têtu du Breton ne l'a pas moins montrée que sa piété et que son âme. Le mariage politique d'Anne de Bretagne, qui fut une grande victoire dans l'évolution de l'unité française, n'entraîna pas ce que le mot « annexion » a pu signifier ailleurs. La Bretagne resta bretonne autant et plus que la Provence resta provençale ; elle garda ses grands rêves d'autonomie, elle fut vouée à des heures douloureuses, pour avoir été une revendicatrice obstinée de ses droits.

La Provence ne défendit que sa merveilleuse langue : la Bretagne voulut davantage. Dès la mort de Louis XII, le

second époux d'Anne, il fallut que François I^{er} jurât le maintien des libertés et privilèges pour obtenir des orgueilleux Etats de Bretagne la satisfaction définitive de la réunion sous la couronne de France. Les guerres de religion, où se distingua si tristement le massacreur Fontenelle au nom de la Ligue, inondèrent de sang le sol breton : et la seigneurie bretonne ne redouta pas d'appeler l'étranger à son aide, comme le fit Mercœur pour les Espagnols de Philippe II, en attendant que sous la Régence Pontcallec payât de sa tête l'audace d'avoir comploté avec le cardinal Alberoni, et que, plus tard encore, la Bretagne soulevée contre la Révolution acceptât l'appui de ces escadres anglaises que ses corsaires avaient si vaillamment combattues.

Tout cela, que le pouvoir central de l'Île-de-France appelait trahison, n'était que l'effet d'un respect forcé des prérogatives et d'un caractère régional fièrement indépendant, et ombrageux dès qu'on touchait à la justice. Sous Louis XIV, les pilleries des lieutenants royaux, le renforcement de la gabelle, suscitèrent en Argoat la jacquerie des Bonnets Rouges, réprimée avec une sauvagerie dont M^{me} de Sévigné nous a parlé avec une évidente compassion, mais sur le ton agaçant d'une caillette de cour. Les Parlements bretons furent sans cesse en conflit avec le pouvoir, et c'est pourquoi les hommes de la Convention furent si surpris et si furieux lorsqu'ils virent Bretons

et Vendéens se révolter désespérément au lieu de s'unir à eux pour achever d'abattre une monarchie dont ils avaient tant souffert. Les Parlements bretons n'avaient-ils pas toujours admis, seuls en France, la représentation du Tiers-Etat ? Les nobles bretons, fort pauvres, ne vivaient-ils pas presque fraternellement avec le peuple ? Les Jacobins ne comprirent pas que leur nouvel absolutisme, dont les ordres arrivaient d'un Paris en délire, heurtait autant que le précédent une Bretagne que la théorie girondine avait pu bercer un instant de l'espoir d'une France partagée en petites républiques confédérées. Les paysans d'Armor et d'Argoat n'admirent pas la conscription : ils n'admirent pas que des lois fabriquées sans l'assentiment de leur Parlement disposassent d'eux. Les descendants des Bonnets Rouges punis de la potence par le Roi-Soleil se levèrent en masse contre les recruteurs qui amenaient la guillotine et, de plus, brisaient les croix.

On sait ce que fut le grand drame de l'insurrection, où l'idéalisme des Kléber, des Hoche, des Marceau, se heurta à celui des Charette, des Bonchamp, des d'Elbée, des La Rochejaquelein, où le faubourien parisien, devenu « un Bleu », valut le chouan, où l'héroïsme dépensé de part et d'autre dans un malentendu mortel racheta la férocité des commissaires et des brigands. On sait ce que fut le dénouement sur la sinistre

langue de terre de Quiberon, suivi d'un massacre que la générosité victorieuse de Hoche fit tout pour empêcher. Plus les causes profondes de la crise nous ont été révélées, plus l'admiration et la pitié se sont partagées dans l'opinion nationale, même chez ceux qui pensent que l'unité française devait être maintenue coûte que coûte. Ce qui semblait félonie exécration aux Jacobins centralisateurs ne peut plus porter ce nom.

Et nous savons de quoi a été capable pour le bien de la France, chaque fois que sa conscience ne s'est pas crue offensée, la petite patrie des Du Guesclin, Jacques Cartier, Duguay-Trouin, La Tour d'Auvergne, Cambronne, des « demoiselles aux pompons rouges » de Dixmude, et aussi des Chateaubriand, La Mennais, Renan, Brizeux, et cent et cent autres. Quand leur âme communiait avec la nôtre dans la même cause, ils la servaient avec l'abnégation merveilleuse de toutes leurs forces mystiques restées intactes.

Ces forces, que les Révolutionnaires eurent le grand tort de vouloir contrarier, avaient créé, outre les calvaires, des cathédrales telles que celles de Vitré, de Rennes, de Dol, de Saint-Brieuc, de Guingamp, de Tréguier, de Saint-Pol-de-Léon, de Ploaré, de Pont-Croix, de Quimper, de Quimperlé, de Vannes, dues un peu au style roman, plus à celui de la Renaissance adultéré par l'originalité foncière du terroir, et surtout

au gothique flamboyant. Le poème des pierres sacrées se complétait par les châteaux-forts, Combourg, Kerjean, Kernux, Sucinio, Josselin, et les cités de guerre avec leurs remparts, Vitré, Fougères, Saint-Malo, Dinan, Morlaix, Quimper, Pontivy, Vannes, images de force et de sévère beauté, évocatrices de luttes multiséculaires sur la vieille terre armoricaine.

Mais, auprès du poème de la pierre, comment, en Bretagne, ne point placer le poème de l'eau ?

L'eau est salubre, lustrale et sacrée. Ce sont les trois stades de son prestige. Partout où l'homme errant s'arrête pour tenter de fixer sa vie, l'eau qui permet la vie est pour lui la recherche et la trouvaille la plus urgente et la plus précieuse. L'eau calmera la soif, vivifiera les membres, permettra de préparer les aliments. Là où n'est point l'eau sont la stérilité et la mort. Autant que la conquête du feu importe celle de l'eau dont la douche fraîcheur réjouit l'âme comme le corps : ainsi que la chair ensfiévrée et souillée, l'âme ensfiévrée et souillée souhaite la pure et fluide caresse de l'onde. Telle la nudité sort du bain embellie et pacifiée, telle l'âme espère en la mystérieuse purification par l'eau. De là l'idée de l'ablution rituelle, l'idée que l'eau est chose sacrée, idée qui se retrouve à l'origine de tous les peuples, et qui a germé spontanément

dans les diverses bords primitives. Toutes ont considéré l'eau désirable comme le bienfait accordé par un être divin qui la faisait sourdre, et le paganisme l'a identifiée à cet être dont, auprès du jaillissement frigide, il dressait l'image gardienne. Le sauvage, le païen, l'oriental se sont accordés sur ce symbolisme physique et mystique de l'eau. Le symbole le plus complet a été celui du baptême tel que saint Jean le précurseur l'a donné à Jésus, lequel a transmis à ses fidèles cet usage hébraïque venu du plus lointain Orient. Le christianisme a consacré la sainteté de l'eau en la bénissant, il l'a décrétée efficace de miracles en élargissant l'antique analogie entre la pureté physique et la pureté morale.

En Armor, lorsque survinrent les apôtres, d'innombrables sources étaient déjà légendaires et vénérées. A l'exemple des Italiens et des Hellènes, les païens armoricains puis les Gallo-Romains plaçaient près d'elles des figurines protectrices et jetaient dans leur eau monnaies et talismans. Il se fit pour elles la même évolution qui transformait le menhir ou le dolmen en autels du Dieu nouveau, et avec la même lutte de conscience, le même essai de conciliation du passé et de l'avenir en un fétichisme qui parfois inquiéta le clergé constitué après les premiers prédicants. Il fallut refréner le zèle des « baptistes », leur innocence ingénue, leur imprudence plongeant les malades dans l'eau glacée avec trop de confiance dans les vertus miraculeuses.

Mais la tradition ancestrale mêlait un bizarre sacrilège à l'invocation chrétienne, de même que la messe fut célébrée souvent sur la table du dolmen où avait coulé le sang des sacrifices druidiques. Les évêques durent sévir contre les immersions fatales aux enfants, contre les vagabonds contaminant l'eau que les fidèles venaient boire, contre les moines guérisseurs et thaumaturges encourageant aveuglément la superstition. Armor garde les plus curieuses et les plus belles fontaines de miracle. Adjacentes aux calvaires, elles en partagent la modestie ou la célébrité.

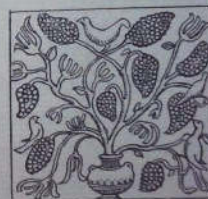
Point de pèlerinage, de « pardon », sans fontaine sur montée d'images de saints vrais cachant les souvenirs des temps où, pour l'homme encore sans dieux, la source fluide était déjà déesse. Qu'il s'agisse de la Fontaine de Saint-Nicodème près Pontivy, de celle de Sainte-Nonne près Landerneau, de celle de Saint-Thivisiau à Landivisiau, de celles du cimetière de Loguivy ou de la place de Guingamp, de Sainte-Anne d'Auray et de Sainte-Anne de la Palud, de la fontaine de Salaün à Notre-Dame de Folgoët, ou de cette fontaine de Quinipily en Morbihan que surmonta si longtemps une Vénus transformée en sainte, toutes les sources bretonnes ont leurs légendes. Et beaucoup de ces légendes font saisir avec force le conflit de la tradition druidique, de la période païenne et de la foi catholique dans les consciences frustes, subtiles et obstinées, la faculté

déconcertante d'associer l'impiété naïve et parfois comique à la croyance profonde, le culte des images acceptées et vénérées sans que le populaire s'émeuve de la transformation de leur sens.

Voyons dans cette conciliation des contraires la preuve du génie qui a animé les calvaires et les fontaines, et les a unis dans une même poésie. L'éternel vent de l'Océan a apporté cette poésie, il l'a sculptée dans le granit, il l'a fait murmurer dans les eaux douces, il en a fait cette fleur héraldique et mystique poussée dans la lande aux genêts d'or, et qui s'appelle l'âme de la Bretagne.

Cette terre admirable et encore farouche a eu, depuis Renan, ses écrivains dévotieux, ses poètes et ses historiens, Brizeux, Hello, Villiers de l'Isle-Adam, Loti, Chevrillon, Gruyer, Le Goffic, Geffroy, Suarès, Le Braz, et d'autres. Elle n'a tenté que très tardivement les vrais peintres. On peut dire toute récente leur découverte des magnifiques thèmes de la nature bretonne. Les Mathurin-Mébeut, Lemordant, Dauchez, René Ménard, Lucien Simon, Claude Monet, le pathétique et puissant Charles Cottet, ont depuis quarante ans apporté dans nos expositions de nombreuses révélations de la mer, de la lande, des « pardons », des « chupens blancs » et des cos-

tumes bigoudens dont ils ont à l'avance sauvé les images de la lente destruction du « progrès ». A ces artistes éminents se joint J.-F. Bouchor. On jugera une fois de plus de l'heureuse expérience du choix des sujets partout recueillis, du juste sens de la mise en cadre, grâce auxquels ce portraitiste de sites a réussi à animer et à rendre perceptible, en ses variantes protéiformes, le charme de ce qui reste avant tout le magique et nostalgique Pays de la Mer.





SAINT-THÉGONNEC



'EST ici le plus parfait, peut-être, des ensembles architecturaux de l'art religieux breton, combinant les styles de la Renaissance et du XVII^e siècle. Et cet ensemble si imposant honore un simple bourg entre Guimiliau et Morlaix.

Derrière ces femmes du pays de Léon, à qui les grands châles donnent une allure grave, s'ouvre une porte de proportions exquises, avec des clochetons à boules surmontées de croix, et des pylones. Est-ce un petit arc de triomphe? C'est la porte du cimetière. Mais qu'est-ce que la mort, pour le

bon chrétien, sinon l'accès triomphal à l'éternelle et bienheureuse vie ?

Cette charmante façade toute proche, qu'ornent des colonnes corinthiennes, et où tout atteste la grâce du XVI^e siècle Renaissance, est-ce donc celle d'un palais ? Non : celle d'un ossuaire. Voyons l'inscription : « C'est une bonne et sainte pensée de prier pour les fidèles trépassés. Requiescant in pace. Amen. Hodie mihi, cras tibi. (Aujourd'hui c'est à moi, demain ce sera à toi.) Pécheurs, repentez-vous étant vivants, car pour nous, morts, il n'est plus temps. Priez pour nous, trépassés, car un de ces jours aussi vous en serez. Soyez en paix. »

L'église, reconstruite au XVII^e siècle, élève sa tour imposante, avec galerie ajourée, clochetons, dôme et lanterne, dominant le cimetière qui l'entoure. Cette trilogie granitique n'a rien de triste : elle est somptueuse. La foi serait-elle donc, en Bretagne, presque aussi douce et aimable qu'en Italie, et non point âpre et pathétique comme on l'a dit ? Nous sommes près de le croire. Mais regardons le calvaire de 1610, qui fait face à la gracieuse chapelle. Le piédestal en est nu et fruste : une table pareille au dolmen primitif, où s'inscrit seulement un grossier bas-relief représentant



Saint-Thégonnec.

saint Thégonnec, dont on invoque la protection pour les bestiaux, et le bœuf qui, sur une charrette, traîne les matériaux de l'église. Mais voici, debout sur la table, les figurants d'une passion terrible. On ne l'a sculptée qu'en 1610, et pourtant un génie tout médiéval y éclate. C'est un grand artiste, un imagier de la plus puissante imagination, qui a trouvé ce Jésus tombé, ces brutes qui le pressent, celle surtout qui monte à califourchon sur la poutre afin de meurtrir plus pesamment l'épaule douloureuse du condamné traînant sa croix, tandis qu'un soudard ricanant lève sa trique. Non, la foi bretonne n'est pas douce ! la croix ornée qui domine cette scène atroce s'élève en plein ciel dans un élan d'une légèreté planante. C'est un arbre au tronc épineux, avec quatre branches ou, si l'on veut, quatre vergues de mâts — car les mâts sont des croix ! — et l'on y voit, posées, les images des gardes équestres et des Saintes Femmes, tandis que des anges recueillent dans des ciboires le Sang très précieux.





UN SOIR



Une petite vache bretonne, noire avec quelques taches blanches, broutant l'herbage rude et court : la femme taciturne, avec son tricot : la frange d'écume contre le roc : l'eau verte et bleue : l'étendue monotone des grèves, auxquelles succèdent des landes : et ce soleil fatigué qui descend dans une brume rose et grise, et cette nuit qui va venir, et cette plainte rythmique d'un être invisible et omniprésent, cette plainte chargée d'âmes... Quoi de plus simple ? Mais de quelle poignante simplicité ! On songe aux phrases divines par lesquelles Pierre Loti, dans le chef-d'œuvre qu'est *Pêcheur d'Islande*, a exprimé



l'attente de Gaud, la douce épousee presque aussitôt veuve, s'asseyant à chaque crépuscule sur une grève semblable à celle-ci, et rêvant, et restant là, devant cette immensité, jusqu'à ne plus rien voir...

Ce n'est point la terre d'Europe qui a tenu tête, ici, à l'Océan. C'est l'Océan qui en a pris et laissé ce qu'il a voulu. Il y avait un continent dont la forme préhistorique nous est ignorée, et dont nous ne pouvons juger que par la science conjecturale des géologues. La mer, sous la formidable poussée des convulsions terrestres, a arraché et déchiqueté l'Angleterre, creusé la Manche, incurvé la côte océanique, façonné la presqu'île d'Armor. Elle l'a limée, corrodée, découpée en dentelles. Elle lui a donné l'assaut de trois côtés. Elle l'a rongée jusqu'à l'os central des monts d'Arrée. Elle l'a crevassée de cent façons. Ce ne sont que criques, havres, fjords tortueux, golfes presque clos. Tantôt, des oasis : tantôt, des enfers. Une myriade d'îles, poussière navale autour de la forteresse résistante. Des caps aigus, hérissés. Des rivières minimes, où quelques bicoques et quelques barques s'abritent : la mer monte, attaque, s'obstine en son vaste fouissement, donne au pauvre cours d'eau un estuaire imposant, le refoule, entre à quinze et vingt kilomètres dans les terres par l'élan de

sa marée, apporte l'iode, le phosphore, le sel, la vie. Les cités ont eu peur du large : elles se sont reculées, garées : la mer est venue les trouver, impérieuse, terrible et bienfaisante. La Bretagne n'existe que par la mer. Ar-Mor.

Et l'homme, en un duel perpétuel, lutte et ruse avec la vague, en exige le tribut, et meurt tôt ou tard de celle qui l'a nourri, de cette onde multiforme, traîtreuse, avide d'existences comme un dieu hindou, étouffant les râles dans son vaste sanglot, donnant aux poissons le pêcheur, avec l'indifférence et l'inconscience de la fatalité elle-même, selon l'ordre, selon cette autre « loi de la jungle » qu'est la loi océanique... Tout cela est obscurément perçu par l'âme de la femme de la falaise, ignorante et résignée, qui se confie en Dieu...



LA NOCE DU FAOÛET LA RIDÉE

LES derniers rayons d'un crépuscule rose éclairent le gai cortège de cette « ridée » qui s'avance en dansant une sorte de lente farandole. Les costumes des femmes sont particuliers à cette contrée. La robe de drap noir, à mille plis, recouverte d'un tablier de soie aux brillantes couleurs, tombe jusqu'au sol ; le corsage est une sorte de veste noire aux manches bouffantes, ornée de plusieurs rangées de boutons plats ; sur la tête une coiffe blanche à longs rubans flottants.

Le Faouët est un gros bourg où l'on peut venir de

Quimperlé ou de Lorient, et qui s'enorgueillit de plusieurs monuments. Il y a d'abord ses halles du XVI^e siècle, longues de plus de cinquante mètres et larges de vingt, avec des charpentes puissantes, des piliers de bois et de granit qui les divisent en trois nefs. Son église, reconstruite après un incendie, conserve un curieux clocheton d'ardoises à lucarnes. Mais la renommée du Faouët est due surtout à ses deux chapelles. Celle de Sainte-Barbe est juchée sur un coteau boisé de châtaigniers et contourné par la rivière Ellé. C'est une œuvre de 1489, du gothique flamboyant, avec de purs vitraux. Elle est due au vœu du sire de Toulbodou en Locmalo qui, chassant et surpris par un orage effroyable, vit rouler vers lui un bloc de rocher, et, pour n'être point écrasé, cria vers sainte Barbe son serment de lui élever une chapelle si elle le sauvait. Cette sainte a toujours passé, dans de nombreux pays, pour avoir reçu du ciel le pouvoir de régenter la foudre, et les canonnières n'ont pas manqué de la choisir pour patronne. Le rocher fut arrêté subitement, et dès le lendemain, sur cette place même, surplombant de cent mètres la rivière, le sire de Toulbodou amenait les maçons, lesquels virent leurs matériaux transportés par deux bœufs miraculeux.

La chapelle Saint-Fiacre complète les attraits du Faouët.



La noce du Faouët. La Ridié.

Elle date du XV^e siècle et fut érigée en même temps que celle de Kernascléden. Malgré la finesse de son clocher ajouré et de ses clochetons, on ne peut prévoir sa beauté intérieure, celle surtout de son jubé en bois sculpté et peint, qui est un chef-d'œuvre de l'art populaire.

Vraiment c'est avec fierté que les braves gens de la « ridée » peuvent chanter, en dansant dans la rue, le chant de liberté galloise, devenu national, qu'a composé le barde Jaffrennou-Taldir, et qui glorifie leur « Breiz, douar ar Zent coz, douar ar Varzed », leur « Bretagne, terre des vieux saints, terre des bardes ». C'est le « Rule, Britannia » de leurs frères d'Angleterre.

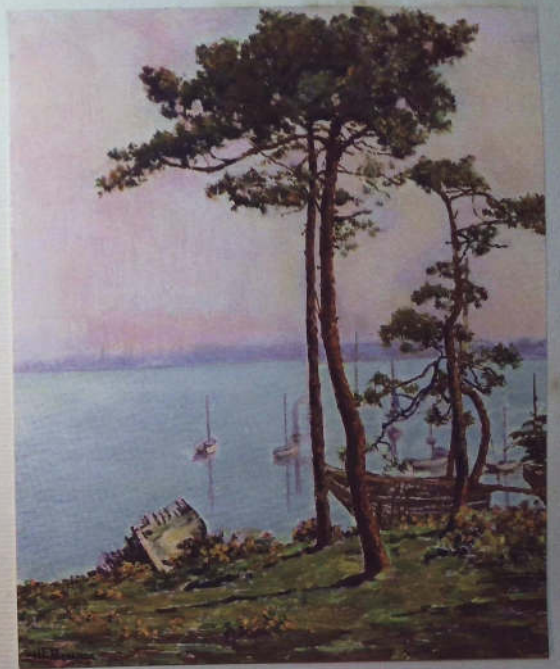




LE BOIS D'AMOUR ILE AUX MOINES

LE peintre, dans cette image, n'a-t-il point menti pour nous faire plaisir? Ne sommes-nous point au bord de la Méditerranée? Est-ce là cette mer bretonne glauque, foncée, tumultueuse, implacable, à l'aspect tragique, la colère meurtrière, où la sinistre rafale porte les plaintes des trépassés?

Non : le peintre a vu vrai, et nous sommes en Bretagne. Mais c'est dans ce Morbihan dont le nom signifie « petite mer », et qui est un golfe fouillé, creusé, ciselé, ajouré par le caprice de l'Océan, avec d'innombrables ilots que con-



Le Bois d'Amour. Ile aux Moines.

tourment des courants violents, et où pourtant la vague est douce, et le flot d'un adorable ton de turquoise morte.

Nulle part, dans la péninsule, le contraste n'est plus grand entre le tragique et la suavité. On songe au « soave austero » des Florentins. Cette région, c'était la forteresse naturelle de ces Vénètes qui défièrent César, et qui passaient d'une île à l'autre sur leurs esquifs, en esquivant les galères romaines. C'était, chaque fois, un siège à recommencer, une interminable guérilla maritime. Ce qui perdit ces hardis marins, ce fut l'idée de se présenter en masse à une grande bataille navale, où triompha le génie du proconsul. La campagne est triste, stérile, des groupes de pins s'y coagulent dans la brousse, des étangs malsains y stagnent. C'est la terre des morts et des incantations. C'est la terre des innombrables dolmens et menhirs. Là on ensevelissait sous des blocs les milliers de défunts dont les âmes devaient passer l'eau pour aller revivre dans les îles fabuleuses que l'imagination des races supposait au delà de l'Océan. Là s'accomplissaient les rites druidiques. Là, dans les temps modernes, a coulé autant et plus de sang que dans leurs sacrifices. On a fusillé à Auray et à Vannes de multiples victimes expiatoires du fanatisme politique, qui vaut l'autre.

Mais quelle douceur dans cette amertume ! Au printemps, la lande se couvre de l'or des genêts. A la marée, l'eau reflue dans les chenaux, reprend possession des petits ports engourdis dans les détours des rivières à l'intérieur des terres, elle leur rend la vie, elle chasse les miasmes de la vase. Et voici les îles exquises, voici la plus belle de toutes, cette Ile aux Moines où les mimosas et les camélias fleurissent en pleine terre, où le soleil efface les hantises cruelles de la magie et de l'histoire. Ici foisonnent les maisons blanches au milieu des jardins. Ici on peut être heureux. Et l'on regarde avec joie passer lentement, dans les chemins où fleurit l'asphodèle, celles qu'on a nommées les patriciennes de la mer, avec leurs tabliers brodés, leurs châles éclatants, leurs diadèmes de lingerie, les dentellières au noble port, les princesses de l'Île aux Moines — les plus belles filles de la Bretagne traversant le « Bois d'Amour ».



LE MARCHÉ AUX COCHONS



LES paysannes n'ont point eu, aujourd'hui, souci de leurs atours. Il ne s'agit ni de noces ni de « pardons ». Les voilà en costume de travail, amenant leurs gorets roses qui crient et tirent sur leurs cordes en bousculant les gens du marché, ce qui donne lieu à maints quolibets ou jurons. Il faut savoir ce qu'était autrefois l'intérieur d'une métairie en cette région. C'était une seule grande pièce, qu'on appelait la salle. Au milieu, une auge creusée dans le tronc d'un chêne, une espèce de pirogue pleine d'eau, qu'on nommait la « noue » ou la nef. D'un côté, il y avait les bestiaux, vaches, bœufs, mou-

tons, cochons ou volailles, selon les ressources des hôtes. Et de l'autre côté habitaient les hôtes eux-mêmes, avec leur mobilier : bancs autour de la table carrée, huches à pain et à vaisselle, armoires à linge, et lits clos à la mode bretonne, souvent d'un très beau travail, car les Bretons sont un peuple d'imagiers et d'étonnants sculpteurs sur bois. Bêtes et gens fraternisaient dans la même atmosphère : et on comprend que ces commères du marché soient restées très familiarisées avec leurs cochons récalcitrants.

Auray, où le peintre a saisi pour nous cette scène rustique, est un petit port sur la sinueuse rivière de Loc. Ce pays n'est pas seulement célèbre par le pèlerinage de sainte Anne. Il l'est aussi par la bataille de 1364 livrée par Charles de Blois et Du Guesclin à Jean de Montfort, qui décida du sort de la Bretagne. Par la défaite et la mort de Charles de Blois elle passa à Jean de Montfort, qui pleura devant le cadavre de son rival et le fit inhumer avec pompe à Guingamp, avant d'élever un monastère dédié à saint Michel, dont la fête se trouvait au jour de son triomphe, dans la plaine même où l'on s'était battu. Quatre siècles et demi plus tard, s'acheva une autre tragédie. Les émigrés royalistes avaient débarqué sur la presqu'île de Quiberon avec l'appui de



Le marché aux cochons.

la flotte anglaise, et des bandes de Tinténiac et de Georges de Cadoudal. L'habileté de Hoche les avait acculés à l'extrémité de l'isthme. Ils durent se rendre. Le loyal général républicain accepta la capitulation de Sombreuil. Mais il eut le chagrin de voir ses promesses de vie sauve démenties par la cruauté des conventionnels. Emmenés à Vannes, à Auray, les prisonniers furent fusillés. On en tua près de mille auprès d'Auray, dans ce « Champ des Martyrs » où se dresse une chapelle expiatoire. Enfin, sur la route qui mène à la basilique de Sainte-Anne, les royalistes ont élevé un monument au comte de Chambord, qui rêva d'être le roi Henri V de France, mais ne sut que le rêver. Tout cela fait d'Auray un des sanctuaires historiques de notre pays, un lieu de méditation mélancolique.





LA POINTE DU RAZ PAR GROS TEMPS



C'EST ici l'extrémité de l'Europe, et le domaine de la mer terrible. On vient d'Audierne. Après Saint-Tugean et sa chapelle, après Plogoff, qui domine un « enfer » où les flots font le bruit du canon, il n'y a plus rien que le granit sous un herbage, le vent acharné, la désolation, la solitude — le lieu le plus sinistre mais aussi le plus formidablement beau de la Bretagne.

A trois cents pieds au-dessus des vagues, le peintre s'est roidi contre l'éternelle rafale pour tenter de fixer un aspect de ce spectacle. « Finis terræ. » Fin de la terre. Victoire de l'Océan.



La pointe du Raz par gros temps.

Au large, sur un rocher, le phare de la Vieille, qui semble résister par miracle à l'assaut perpétuel des masses liquides. A droite, la baie des Trépassés, avec ses grottes et sa plage tentante, où l'on risque la mort, comme dans l'escalade de ces fissures dites « trous de Plogoff » qui traversent l'immense squelette de la presqu'île. Les Trépassés ! Sont-ce les nombreux noyés que le flot rejette depuis des siècles avec des épaves ? Sont-ce les druides dont on embarquait là les cadavres pour les faire « passer au delà » vers des contrées mystérieuses ? Les courants de cette zone fatale ramènent toujours des corps et des débris, et la légende a bien le droit de dire que ces victimes errent en sanglotant et demandent une sépulture chrétienne. Au creux de cette baie, dans un vallon, l'étang de Laoual recouvre la Sodome armoricaine, la ville d'Ys. Ahès, ou Dahut, lorsque son père Grallon, sur l'ordre du ciel, l'eut jetée aux flots, devint une « Morgane », une « Dame de la mer » (eût dit Ibsen), une Sirène (eussent dit les Grecs), une Lorelei (eussent dit les légendes rhénanes), attirant les plus beaux matelots, les séduisant par sa chevelure d'or et ses appels, et les entraînant au gouffre.

Là-bas, au fond, cette côte allongée et basse, c'est « Enez-Sizun », l'île des sept sommeils, que nous appelons

l'île de Sein. Là débarquaient les corps des druides : là les ensevelissaient et rendaient des oracles les neuf vierges vouées à Teutatès. Là vivaient, jusqu'au XVII^e siècle, des pêcheurs à demi-sauvages qui attiraient par des torches les bateaux du large, les faisaient se briser sur les récifs, et pillaient les épaves. C'étaient « les diables de la mer ». Le jésuite Maunoir osa les évangéliser. Il n'y a plus de ces assassins : mais les marchandises provenant des désastres sont encore vendues aux enchères, et presque tous les objets mobiliers ont cette origine — car il y a du monde, dans ce coin perdu, si lugubre, toujours menacé d'être englouti : des femmes en noir vivent dans des ruelles étroites, tandis que leurs maris, honnêtes descendants des bandits d'autrefois, sont en barque et reviennent parfois sur le flot, noyés livides, à leur tour, tandis que brille au loin le phare d'Ar-Men, préservant les navires de ces lieux maudits...



LE PÉLERINAGE SAINTE-ANNE D'AURAY



EST en 1624 que, dans ce lieu qui était une prairie appelée « le Bocenno », le paysan Yves Nicolazic vit apparaître la mère de la Vierge. Elle lui enjoignit de faire rebâtir là, en son honneur, une chapelle qui avait existé sept siècles auparavant et dont il n'y avait plus trace. Nicolazic fut traité de fou lorsqu'il raconta sa vision. Mais il s'obstina : et, le 7 mars 1629, il découvrit dans ce champ une statue de sainte Anne rongée par le temps. Alors le clergé édifia l'église, et un couvent pour les Carmes chargés de la garder. Il édifia aussi la fon-

taine. Très rapidement Sainte-Anne d'Auray devint un pèlerinage célèbre et les offrandes affluèrent. On vit une grâce céleste toute spéciale dans le fait que la sainte apparue était précisément la patronne de la dernière souveraine légitime de la Bretagne, de cette douce fille du duc François II qui s'était tristement résignée à un mariage politique avec Charles VIII de France, préférant être reine à une imminente vassalité. Sainte-Anne d'Auray devint un rendez-vous national, où l'on vénéra tout ensemble la mère de la Vierge et la petite duchesse sacrifiée. Et on institua de grands « pardons » et la foule des pèlerins vint boire à la fontaine — nous avons dit en quel sens mystique les eaux sacrées, en Bretagne, s'unissent aux pierres sacrées comme deux strophes d'un même poème.

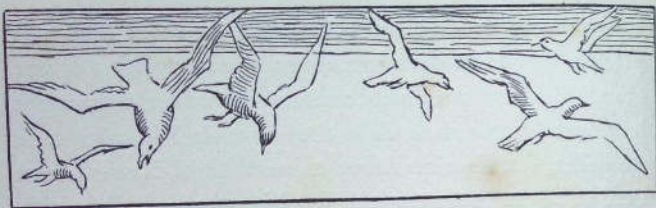
La Révolution saccagea tout. Elle brisa la statue merveilleuse, elle la brûla même. On n'en sauva qu'un fragment, encastré dans le piédestal de la statue neuve, reconstituée à l'intérieur de l'église. Celle-ci conçue et exécutée de 1866 à 1873 dans un style Renaissance, est remplie d'intéressants *ex-voto*. Le couvent des Carmes est le seul reste de l'ancien ensemble architectural. La maison de Nicolazic a été transformée en petit musée. La fontaine offre un spectacle original. On en a fait une piscine avec escaliers, bassins, et statue de la



Le pèlerinage. Sainte-Anne d'Auray.

sainte, non loin de la « Scala sancta » située dans une pelouse, et que les dévôts gravissent à genoux. Il y a là une grande affluence, avec force costumes pittoresques, notamment le 7 mars, anniversaire de la découverte de Nicolazic, et le 26 juillet, fête de sainte Anne, et jour solennel de ce « Grand Pardon » qui est, avec celui de Sainte-Anne la Palud, le plus réputé de toute la presqu'île armoricaine. Alors accourent des coins les plus reculés, pèlerins et « quémandeurs » comme on est accoutumé d'appeler en Bretagne ceux que nous nommons d'un mot plus brutal « mendiants ».





RETOUR DE PÊCHE LE CROISIC



l'embouchure de la Loire, après Saint-Nazaire, commence sur la rive droite du grand fleuve une région comparable aux lagunes vénitiennes. On se trouve en présence d'un terrain plat, véritable dentelle grignotée par les flots, et où, sur quelques buttes de terre ferme, s'élèvent des villages comme Pornichet, le Pouliguen, La Baule, le Bourg de Batz, Le Croisic. Ces noms diront assez que des stations balnéaires très fréquentées se sont installées là dans un demi-cercle dont, à l'intérieur des terres, la vieille et pittoresque Guérande-la-Morte est le centre.



Retour de pêche. Le Croisic.

Toutes ces localités sont entourées de marais salants, et d'espaces stériles où foisonnent les oiseaux sauvages, dont certains s'appellent « les demoiselles de Pornichet ». Le paysage n'a point grand attrait, mais les plages sont belles, on y vient et on y vit très aisément. Le Croisic, qui est l'agglomération la plus importante, est gai, propre et aimable. Il est assez fier de son Mont-Esprit, qui est une création artificielle et d'où l'on a une vue fort étendue : son hôtel de ville est l'ancien château d'Aiguillon datant de Henri IV, et son église Notre-Dame-de-la-Pitié est un assez beau spécimen de gothique flamboyant. On a encore des vues captivantes depuis le Mont Lenigo (en Bretagne, toute taupinière est un mont) et depuis, surtout, la jetée du Tréhic qui protège le port. Les environs offrent des buts de promenade tels que la pointe du Croisic et la Grande Côte, où le travail de désagrégation de la mer a fouillé et sculpté le rocher.

Tout ce panorama est fort égayé, sous un ciel très clair et très fin, par les voiles rouges et bleues, d'un très beau ton, des flottilles qui ne se bornent pas à pêcher dans la région, mais osent souvent poursuivre les thons jusque sur les côtes portugaises et marocaines. Quant au marais salant, au « maraë », comme disent les indigènes, c'est un spec-

tacle singulier. De minces bandes de sable prolongent à perte de vue leur quadrillage isolant des espaces d'eau morte, miroirs plats où le ciel se reflète. Aux angles se dressent les cônes de sel, qu'on protège avec une couche de vase lorsqu'on craint la pluie. Et l'on voit circuler en files les paludiers ou saulniers qui portaient récemment encore, ainsi qu'on le voit au petit musée du Bourg de Batz, le costume le plus curieux, bas-blancs, braies bouffantes, feutre immense et tricorne — le Breton des vieilles faiences enluminées.



MARCHÉ AUX CHEVAUX CARHAIX

L se tient sur la place de l'église, et au pied même de la vénérable église Saint-Trémeur, du style gothique flamboyant, dont la tour a près de cinquante mètres. Il ne faut pas s'offusquer de cette familiarité des bêtes : les chevaux sont très aimés en Bretagne, ils ont des saints qui s'occupent d'eux spécialement, tels saint Herbot et saint Eloi, l'ami du roi Dagobert, qui était maréchal-ferrant. Et il y a même un « pardon » pour les chevaux ; on leur fait faire le tour des chapelles. Ceux

que nous montre cette image représentent bien cette excellente race de Cornouailles, petite mais très vigoureuse, aussi bonne au trait qu'à la selle, qui nous a fourni pendant la guerre un si précieux appoint pour l'artillerie de campagne, et qu'on recherchera toujours malgré l'automobile.

Carhaix est une petite cité déchue, jadis ravagée par les luttes de la succession de Bretagne et de la Ligue, et qui reste importante relativement parce qu'après avoir été choisie par les Romains, à cause de sa situation centrale, pour être le point de départ de sept routes, elle est encore un nœud de voies ferrées, et un rendez-vous pour les éleveurs, les clients des marchés et des foires. En dehors de l'église Saint-Trémeur, de l'église de Plouguer et de la statue de l'héroïque La Tour d'Auvergne, enfant célèbre de ce pays, le premier grenadier des armées de la République, c'est aux souvenirs très anciens qu'il faut demander d'exciter l'imagination.

Carhaix fut d'abord le « Vorganium » des Gaulois, puis des Romains. Lorsque l'Empire se fut écroulé, lorsque se fut produite l'invasion celte venue de l'autre côté de la mer, un royaume de Cornouaille se forma, dont cette ville fut l'une des capitales. Débaptisée, elle s'appela Ker-Ahès, la maison d'Ahès. Le roi était Grallon, qui résidait à Ys : et sa fille trop chérie



Marché aux chevaux. Carhaix.

était Ahès (ou Dahaut, ou Dahut) qui, dit la légende, se serait plue en ce lieu.

La route de Carhaix à la pointe du Raz, où l'on trouve quelques vestiges urbains, a été, dit-on, attribuée aux ordres de Dahut. Mais là ne se bornent pas les souvenirs locaux. C'est au siècle suivant, le VI^e, que vécut là le tyran Komor, sorte de Barbe-Bleue égorgeant ses femmes. Il fit décapiter la sixième, Tréphime, et son fils Trémour, qui s'en allèrent portant dans leurs mains leurs têtes innocentes, et devinrent deux des multiples saints bretons.

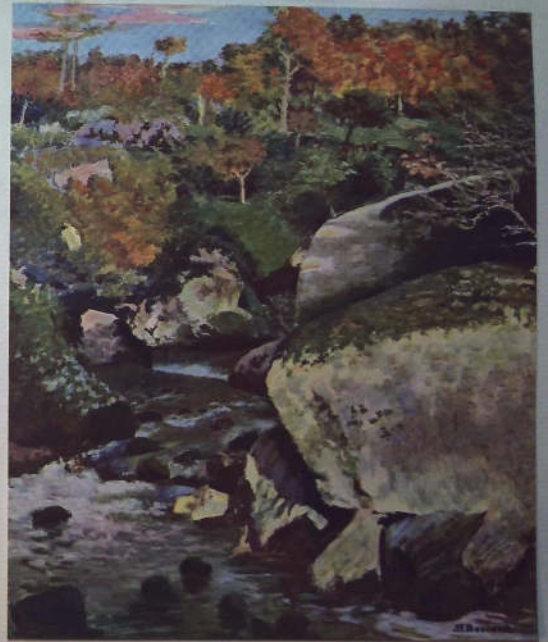




LES ROCHERS HUELGOAT

SOMMES-nous ici dans la forêt de Fontainebleau ? tout le ferait croire, si nous n'étions certains de nous promener entre Morlaix et Carhaix, au milieu de la péninsule.

Huelgoat, c'est le « Bois du Haut ». Et cependant nous nous trouvons dans un bas-fond. C'est le vestige de l'Argoat, de l'immense forêt qui, aux temps primitifs, d'un littoral à l'autre couvrait Armor tout entière. Il y a là un délicieux chaos de frondaisons, de rochers et d'eaux vives. Des blocs énormes, dénudés, ciselés par les ruisselets, prennent

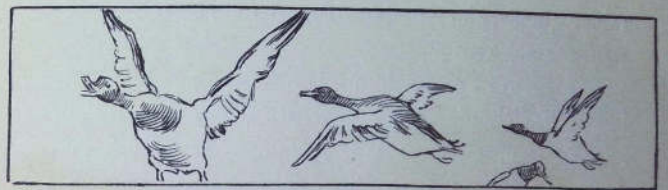


Les rochers. Huelgoat.

des formes fantastiques. On trouve « le Ménage de la Vierge », la « Pierre tremblante », table de dolmen pesant cent mille kilos, équilibrée de façon si instable qu'un enfant la fait osciller sans peine. Le gouffre était celui où la Dahut faisait jeter les cadavres de ses compagnons, et le bruit de la Rivière d'argent qui s'y précipite, c'est leur plainte éternelle — car nous sommes ici dans le royaume de la fille du roi d'Ys : elle se plaisait dans ce lieu agreste et ravissant. Une autre grotte, dont un bloc fait le plafond, est celle d'Artus, le héros de la Table Ronde; et son camp, non loin, est encore visible. C'était un rempart de Celtes. On traverse des sapinières, on longe des chemins creux, on côtoie la Mare aux Sangliers. Partout le charme de la nature la plus luxuriante, partout le délice de la verdure, de la fraîcheur, du silence parfumé, et partout l'atmosphère de légende. Les malheureux que le passé n'intéresse point, qui méconnaissent sa survie magique, devraient venir en Bretagne pour comprendre leur aveuglement, et de quelles émotions ils se privent !

Ce bas-fond admirable de Huelgoat est proche de paysages tantôt suaves et tantôt âpres et désertiques à mesure qu'on remonte les pentes des monts d'Arrée. La chapelle de saint Herbot est touchante. Le gothique flamboyant est son

style, une puissante tour carrée la domine, un ossuaire et une belle croix ornée l'accompagnent. Mais c'est le chœur qu'il faut voir surtout, avec sa statue tombale. Saint Herbot est le patron des bêtes à cornes. Il est fort vénéré. Il a son « pardon » le vendredi qui précède le dimanche de la Trinité. Ce jour-là, en son honneur, tous les bœufs de Cornouaille ne travaillent point, et les paysans offrent au saint, pour assurer la protection de leurs bêtes, des touffes de crin prises aux queues des bœufs et des vaches; ce crin est vendu au profit de l'église, il servira à faire des brosses. Cet hommage s'accompagnait naguère encore d'une procession du bétail autour du sanctuaire. Mais qu'on pousse jusqu'au manoir du Rusquec, aux rochers du Cragou, à Plounéour-Ménez, à Locmaria de tous côtés la région est, dans l'âpre Bretagne des récifs et des landes, une exquise oasis.



EN BRIÈRE



EST à l'embouchure de la Loire, entre Saint-Nazaire et ce Savenay où Kléber et Marceau brisèrent le dernier effort des Vendéens, que s'étend sur une vingtaine de kilomètres cette étrange région aquatique. Elle a trouvé un magnifique descripteur tout récemment : Alphonse de Chateaubriant nous a donné, avec son roman *La Brière*, un des rares livres qui survivront à l'effroyable surproduction contemporaine. Et ce qu'il a dit de cette nature où il a placé un très sombre drame est définitif. Mon excuse d'y rien ajouter est uniquement d'engager à mieux connaître encore cet ouvrage admi-

nable, qui a peint un des visages les moins connus de la Bretagne aux cent aspects.

La Brière, c'est un immense marais que la Loire envahit lorsqu'elle déborde chaque hiver. Au milieu de ce marais, de loin en loin, quelques îlots granitiques, résistants, portent de pauvres, très pauvres villages, qui se trouvent encerclés par les eaux. Voici une de ces agglomérations, avec des logis bien typiques, murs blanchis, toits de chaume, « lourdes toisons, hautes masses d'épeautre, reverdies sous des gâteaux de mousse de plus de trois pouces d'épaisseur, se couvrant de longues graminées semblables sur les lignes de faite à des épis tremblant sur la crête d'un coteau ». Quand les eaux se retirent, les prairies se révèlent éclatantes, fécondes, et on y élève de nombreux troupeaux de moutons. Puis vient l'été : tout se stérilise, l'herbage se flétrit, le sol se durcit et se craquelle comme une boue sèche.

Quelques chaussées pavées permettent aux îlots de communiquer. Le reste est un cloaque où, parmi la forêt des roseaux où vit la nation des canards sauvages, se fraient des chemins d'eau appelés « chalandières » où les bateliers briréons poussent leurs « blains », leurs radeaux à fond très plat, seuls capables de circuler dans ces méandres innom-



brables qu'on parcourt sans rien voir, dans l'enfouissement des tiges. Le sol est fait de tourbe. Il y avait là, aux temps préhistoriques, une énorme forêt qui s'est envasée lentement, a été enlisée sous les vases et les eaux. Recueillir la tourbe est, avec les récoltes, le travail des Briérons, avec la pêche et le braconnage. Ils aiment leur humide patrie, qui, à quelques kilomètres des chantiers de Saint-Nazaire et des richesses de Nantes, semble perdue au bout du monde; et quand le peintre est venu faire une étude dans ce hameau de Fedrun, il a vu d'abord toutes les femmes s'enfuir silencieusement, puis se risquer à revenir peu à peu, mais sans curiosité, sans paroles, sans paraître voir l'étranger et sa besogne singulière...





LAVOIR EN MOELAN



MOELAN n'est qu'un hameau, avec une chapelle dédiée à saint Philibert, un calvaire, et une source sacrée. Tout auprès, dans les champs, il y a des dolmens et quelques menhirs alignés.

Le site est verdoyant. Tout cela n'arrête point le touriste. Mais précisément en ce livre le peintre a voulu joindre à quelques images des lieux les plus célèbres quelques aspects peu notoires, ceux qui disent plus fidèlement la véritable et quotidienne existence de la race. Et cela lui a donné l'occasion d'un tableau amusant, animé, bariolé, « bien breton ». Dans les régions pittoresques, on a toujours trop de tendance



à imaginer les gens comme des figurants pénétrés de la majesté de leur histoire et posant devant leurs manoirs ou leurs cathédrales. Soyons assurés que les braves femmes de Moëlan que nous voyons ici ne s'occupent guère des druides, de Du Guesclin, de la duchesse Anne ou des Chouans, et que la mythologie nordique leur est peu familière. Elles s'occupent de bien laver leur linge, agenouillées autour du vieux lavoir, et elles bavardent un peu, parce que depuis les temps les plus reculés on a toujours bavardé en faisant la lessive. Leur existence s'écoule dans ce cadre immuable : le village gris et blanc derrière ses murs bas, le fin clocher de granit, les prés parsemés de bestiaux, la changeante féerie des nuages, les offices, et les dimanches où elles s'attifent, car il y a de très jolis costumes en ce coin de Basse-Bretagne.

Ces femmes ne font pas que laver, cuisiner, et soigner les marmots. Elles s'occupent de tout, et il le faut bien. L'homme qui, sur les côtes, est à la fois pêcheur et paysan, est fort souvent parti en mer. Au retour, il est requis par le radoub de sa barque et le raccommodage de ses filets. Et qui, sinon la ménagère, cultiverait le champ et surveillerait la vache ou les gorets? La femme acquiert donc, par la force

des choses, une autorité économique et morale. Elle conseille, prévoit, dirige. Sa solitude parfois longue l'habitue à la décision et à l'indépendance. L'antique droit armoricain confirmait d'ailleurs cette situation, spécifiant que les femmes pouvaient acheter et vendre « sans qu'il soit parlé de la permission maritale ». Notre code est moins libéral. Une telle existence masculinise les femmes. Nous avons vu un phénomène analogue durant la grande guerre : au retour du poilu, la fermière, l'ouvrière, qui avaient tout gouverné au mieux, reprenaient difficilement le second rang. En Bretagne, cette indépendance des femmes du littoral et des îles, vivant comme des demi-veuves, les dissuade d'épouser des « terriens » qui seraient toujours là. C'est la femme qui, pieuse et sévère, garde les coutumes ancestrales de la foi.



LE CLOITRE TRÉGUIER

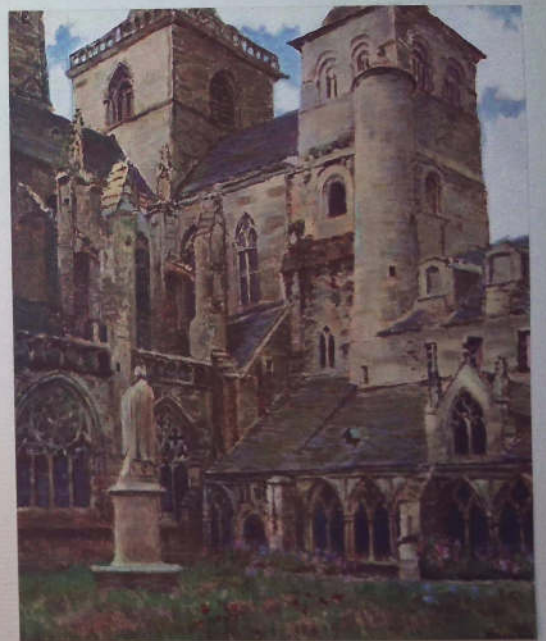


EST dans cette ville de saint Yves que le rusé Sieyès fut chanoine avant de rédiger la Déclaration des Droits de l'homme : c'est à Tréguier que naquit Renan. L'ancienne Tréguier, qui refusa la conscription en 1793 et fut accusée d'incivisme, est devenue un asile de la libre-pensée et un centre des « Bleus de Bretagne ». Cependant son décor est resté calme et pieux : ne regardons que lui, et avant tout la superbe basilique vouée à la mémoire de saint Yves, protecteur des pauvres.

Il vécut au XIII^e siècle, dans ce pays de Trégor où saint

Tugdual avait fondé, six cents ans auparavant, un monastère ruiné depuis par les Northmans et relevé par le prince breton Nominoë. Celui-ci en fit un évêché, une cité se créa, petit port très modeste mais grand centre de couvents, et pèlerinage renommé. Yves étudia le droit canonique à Paris et à Orléans, revint dans sa patrie, y fut official de l'évêque, et mourut en 1303. Son équité fut légendaire, personne ne s'employa avec plus de noblesse et de sagesse à désarmer les passions des plaideurs dans une race têtue pour qui les procès étaient déjà un fléau. Cela lui valut d'être béatifié, et cet honneur ne fit que confirmer la conviction populaire : c'est par centaines qu'en Bretagne de naïves sculptures représentent saint Yves assis entre le riche et le pauvre, que son vœu de justice absolue ne distinguait point.

Nous sommes ici dans l'intérieur du cloître, devant cet ensemble d'architecture qui est un des plus imposants de la presqu'île armoricaine. Le monument primitif était du XIII^e siècle. Il n'en reste que le porche de l'ouest et la massive tour guerrière plutôt que religieuse dite tour d'Hastings. En 1339 on commença les travaux, et ils durèrent, avec les interruptions et les remaniements, jusqu'au XV^e siècle. Le tombeau du saint patron des avocats n'est point là d'ailleurs,



Le cloître, Tréguier.

mais auprès de Tréguier, au cimetière de son hameau natal de Minihiy, et c'est une table de pierre, un dolmen, sous lequel les fidèles passent à genoux. La cathédrale ne contient qu'un cénotaphe de parade, élevé dans le style gothique il y a quarante ans. Mais le monument est majestueux, avec sa flèche ajourée de soixante-trois mètres achevée à la veille de la Révolution, ses stalles du XVII^e siècle, ses tombeaux, sa chapelle funéraire du duc de Bretagne Jean V, ses bas-reliefs en l'honneur de Tugdual et d'Yves, les rosaces du cloître. L'évêché attenant complète l'harmonie, et des jardins on découvre le pur paysage que traversent le Guindy et le Jaudy, toute l'étendue du doux site trégorrois que Renan ne cessa jamais de regretter et de chérir.





SORTIE DE MESSE A PLOUGASTEL



SI cette église, malgré son style gothique, est moderne, les femmes que nous en voyons sortir sont, heureusement, encore habillées à l'ancienne, ainsi que leurs maris : le « progrès » n'a pas encore tout aboli, et voici les coiffes, les corsages brodés, les tabliers de couleurs vives, les vestes à la française, les gilets aux boutons de métal, les chapeaux à larges bords, tout ce que les peintres ont tant aimé lorsqu'ils ont découvert l'antique Bretagne, tout ce qu'on ne verra bientôt plus...

Sur la place se dresse l'un des plus beaux calvaires de la presqu'île. On voit avec stupeur s'ériger vers le ciel ces



Sortie de messe à Plougastel.

« croix de peste », placées là en 1604 pour conjurer le fléau. Nous avons dit dans la préface comment le christianisme avait, après les Romains, utilisé les menhirs et les dolmens du pré-druidisme et de la farouche religion de Teutatès pour imposer peu à peu la pensée évangélique apportée de l'île britannique par les « saints bretons ». La base du dolmen fut la table d'autel, puis on la sculpta : le menhir parfois taillé en croix ou surmonté de la croix fut le présage du campanile et de la flèche. Alors apparurent les étranges « croix ornées ». Le fût de la croix demeura un tronc d'arbre auquel le caprice des tailleurs d'images ajouta des branches pareilles à des vergues de mâts, et qui portèrent des personnages sacrés.

Le dolmen creusé, ajouré, est devenu une sorte d'arc de triomphe. Au-dessus de son rude soubassement une frise déroule le cortège des pieux figurants, la Cène, le lavement des pieds, la Crèche, la circoncision par un évêque, le mariage de Joseph et de Marie. Au sommet, sur la large plate-forme, s'agite un peuple de granit auprès de Jésus portant l'instrument de son supplice. Une Mise au tombeau assemble, autour du divin cadavre, les disciples et les Saintes Femmes. Enfin, jaillissant du bloc, trois croix : sur celles de gauche et de

droite, plus petites, se convulsent les deux larrons. Celle du centre, fût bosselé de nœuds, porte sur une première branche transversale le groupe des femmes, et, sur la seconde, aux côtés du Sauveur expirant, deux gardes à cheval. On peut contester la maladresse d'exécution : on ne peut nier le sens décoratif et très vivant de cette statuaire des foules, l'émotion singulière de ces profils sur le ciel ; à la fois barbares et raffinés, ils sont les troublants témoignages de cette lente transition d'une croyance à une autre qui reste un des problèmes de l'âme humaine.



MANOIR DU RUSQUEC

QN a cheminé longtemps sous bois, vers les landes des monts d'Arrée où la rivière de l'Elez cascade parmi d'énormes blocs, dans les environs d'Huelgoat. On parvient à une majestueuse allée de hêtres. Annonce-t-elle l'entrée d'un château ? Elle en serait digne. Mais voici presque une mesure. Ne nous y trompons point cependant. Cette mesure convertie en petite ferme était, sinon un château, du moins un manoir, une demeure de gentilhomme. Il y a un porche monumental, il y a une tourelle au flanc du corps de logis. Ce sont signes de noblesse.

De noblesse très pauvre, et d'autant plus vénérable : de noblesse très ancienne, purement celtique, indépendante et fière. Ces cadets de famille, dont M^{me} de Sévigné raillait les noms barbares, saluons-les : ils refusèrent la domesticité dorée de Versailles, ils ne se joignirent pas à la courtoisie quémantaise de l'Œil-de-Bœuf. Ils cultivaient leurs champs, et on rapporte qu'ils y allaient l'épée au côté et la ceignaient de nouveau, le travail fini. Ils vivaient de bouillie et de lard, mais mettaient des gants le dimanche à l'église. Tous les deux ans, ils se rendaient aux États de Bretagne sur leurs bidets, en grand habit, un habit dédoré, élimé, porté par plusieurs générations. On les appelait « les Épées de fer ». C'étaient des hommes de cœur et de foi, fossiles aux yeux des sots, aussi beaux dans leur dénuement que les gentilshommes de Castille, et aussi bons « médecins de leur honneur ». Ils valaient mille fois les freluquets de la Régence. Lorsque vint la Révolution, ils étaient déjà bien clairsemés. Ils émigrèrent, ou se firent chouans pour défendre jusqu'au bout cette royauté qui n'avait rien fait pour eux. Il y eut dans leurs rangs des héros obscurs. Leurs biens furent confisqués. Au retour des Bourbons, ils dédaignèrent de rien revendiquer : c'eût été presque mendier. Aucun d'eux ne prit part à la curée des places et

*Manoir du Rusquec.*

des pensions prodiguées aux émigrés. Ils se firent ouvriers, journaliers. Gloire aux hommes de cette trempe!

Le manoir du Rusquec les abrita depuis le XVI^e siècle, et il est très représentatif de ces demeures de hobereaux intran-
sigeants, nombreuses dans la contrée. Le peintre l'a égayé par
la lumière d'une belle journée d'automne. Au-devant du portail
Renaissance est posée dans l'herbe une vasque fameuse. Elle
est ample, de forme sobre et belle, taillée en plein granit.
Elle est ornée d'un collier de cabochons, et elle porte encore
les écussons armoriés de ceux qui, jadis, furent seigneurs du
lieu. Dans le silence, cet endroit conseille la nostalgie d'un
orgueilleux passé...



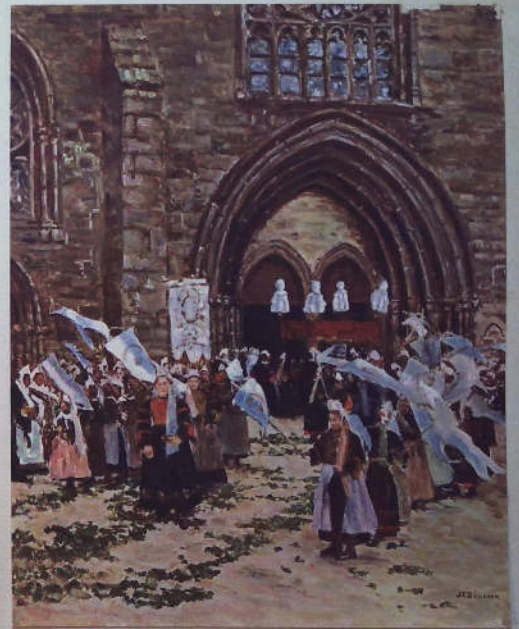


LES BANNIÈRES DE LA FÊTE-DIEU PONT-L'ABBÉ



LE peintre a tiré un parti charmant de sa bonne fortune d'être là dans ce jour privilégié. Ces bannières bleues et blanches que la brise échevèle, ce dais écarlate surmonté de plumets neigeux sous lequel est porté un Christ, ces costumes bariolés dont la polychromie s'appuie sur de profondes valeurs de noir mat, ces jonchées de feuillages verts sur un sol sableux, tout s'harmonise à souhait sur le fond brun et gris de ce portail gothique si vénérablement délité, surmonté d'une noble rosace sous un arc en plein cintre.

Nous sommes ici dans l'un des plus typiques de ces vieux



Les bannières de la Fête-Dieu. Pont-l'Abbé.

petits ports bretons établis au fond des fjords armoricains déchiquetés par l'Océan, au bord des rivières, à quelques kilomètres de la mer. A marée basse, des barques de pêche, couchées sur le flanc, sont des épaves. A marée haute, le flot refoulé en mascaret arrive, et ramène la vie. Tout se ranime dans les replis des estuaires, et l'eau bat les rives des prés et des boqueteaux, tandis que les esquifs redressés palpitent à l'appel de la mer.

L'église de Pont-l'Abbé est curieuse, les quais sont charmants, et plus charmante encore la promenade qu'on peut faire au long de la rivière jusqu'à Loctudy ou jusqu'au château de Kernuz. Mais l'attrait spécial de Pont-l'Abbé, l'attrait qui a fasciné les peintres et les graveurs contemporains, c'est celui de la race des « Bigoudens » dont Pont-l'Abbé reste pour ainsi dire la capitale, et qui est très différente des gens de Cornouaille, de Léon ou de Vannes. Quelle est l'origine de cette race ? Nul ne le sait au juste. On a conjecturé qu'elle était orientale et même outre-océanienne, et on a relevé de bien troublantes similitudes entre des profils bigoudens et des profils de Peaux-Rouges. Les peuplades primitives de l'Armorique, celles que vainquit César, naviguaient avec une folle hardiesse sur leurs bateaux d'osier revêtus de peaux, ils commerçaient

avec les marchands méditerranéens, ils avaient connu et dépassé l'Islande, atteint Terre-Neuve peut-être... Quoi qu'il en soit, la vêtue de leurs descendants est inusitée. Le « bigouden » c'est le casque pailleté, brodé d'ornements à la vive polychromie, que coiffent les femmes et que surmonte un bonnet de lingerie. Le corsage noir soutaché d'orangé et de jaune ainsi que les manches fait songer aux costumes roumains et slovaques ainsi que la jupe ballonnée par de gros bourrelets : et les hommes portent le gilet brodé et le chapeau agrémenté d'un flot de rubans. Les enfants sont vêtus de même : et l'ensemble atteint à cet effet de riche enluminure sur lequel l'artiste a fait planer l'envol des claires et pieuses bannières.



LE LABOUR RAGUENEZ



QUEL calme tableau ! Ces longues lignes étalées prolongeant des plans successifs vers l'infini, ce champ vert et roux qu'enclôt un mur de pierres plates, cette petite vache bretonne tachée de noir, cette belle terre grasse, ce paysan qui, guidant sa charrue, accomplit paisiblement l'acte multimillénaire qui promet le pain futur...

Au delà, il y a la mer, et ces squales échoués qui sont des îles.

Ces îles sont des fragments de continent, arrachés, disloqués, désagrégés par l'attaque obstinée des flots. Et cette

attaque est terrible. Aujourd'hui, nous ne nous en doutons pas. L'élément à la fois nourricier et meurtrier somnole avec innocence : mais le diable n'y perdra rien, s'il survient un souffle brusque. Le laboureur ne pense pas aux marins, à moins qu'il n'en soit un lui-même, guidant son soc entre deux croisières de pêche : car, ici, on cumule souvent les deux métiers. Les zones du littoral breton, si âpres, stériles et granitiques ailleurs, sont fécondes, parce que la mer leur a donné leur « ceinture dorée », sous la forme de l'engrais calcaire, absent des landes. Il y a les sables, les coquillages brisés, les varechs, les algues, les goémones. Tout cela, qui s'élabore en une mystérieuse chimie, permet sur les côtes l'épanouissement des moissons, des légumes, des fruits, de ceux-là mêmes qu'on penserait réservés à des climats plus doux : Roscoff exporte des artichauts et des choux-fleurs, Plougastel des fraises et des petits pois. Même dans les parties de la péninsule que ne touche point le Gulf-Stream, le ciel jamais ni torride ni glacial, et la tiédeur humide qui vient du large avec la pluie favorise un printemps précoce qui permet la surprise des magnolias, des figuiers, des camélias, et couvre la Bretagne de genêts d'or, d'aubépines, d'asphodèles et de violettes. Ainsi la richesse terrienne complète-t-elle la



richesse marine, l'afflux des inépuisables pêcheries mobilisant des flottilles dont l'envol multiple évoque celui de ces hardies escadres primitives d'Armor, aussi intrépides que celles des Vikings.

L'île de Raguenez est reliée à la terre ferme à marée basse. Les Glénans surgissent au large, archipel de neuf îles dont certaines se nomment Penfret, l'île Cigogne, le Loch, Saint-Nicolas. Un phare, un sémaphore, une chapelle, la solitude totale, et le grondement rythmé de la vague éternelle...





JOUR DE FETE A PENMARCH



TAIT-CE, comme on l'a prétendu, vraiment une très grande cité ? Ceux qui l'ont affirmé, y voyant une ancienne rivale de Nantes, s'appuient sur le témoignage muet de ruines multiples, dolmens, calvaires, églises, manoirs, et parlent d'une sorte de Pompé bretonne. Au vrai, Penmarch, dont le nom signifie « tête de cheval » était une agglomération de diverses localités telles que Tréoultré, Kerity, Saint-Guérolé, sur ce coin de terre sauvage, battu sans relâche par une mer violente et les rafales. Mais la pêche du congre, du merlus, de la morue, était merveilleuse en ces parages, des flottilles nombreuses s'y



Jour de fête à Penmarch.

employaient, et on tirait de grandes ressources de l'industrie du poisson fumé, dit « viande de carême », qu'on allait porter à Nantes, à Bordeaux et jusqu'en Espagne. Cependant, au XVI^e siècle, un raz de marée ravagea tout le pays, le ligueur Fontenelle le mit à sac : la découverte des pêcheries de Terre-Neuve porta un coup mortel à ce grand commerce de morues que faisait Penmarch. La décadence se précipita, et il n'y eut bientôt plus qu'une bourgade isolée, déchuë. C'est l'histoire de tant de cités faites et défaites par le caprice de la mer.

L'église Saint-Nonna, qui date de la fin du XV^e siècle, montre par son importance ce que put être le Penmarch des beaux jours : et le peintre s'est plu à égayer son tableau par ces jolis costumes de fête où le rose, le rouge, le bleu tendre, se combinent si heureusement avec le noir. Qu'était-ce que saint Nonna ? N'oublions point qu'un des privilèges de la Bretagne, c'est son calendrier de saints locaux, aux noms peu usités et souvent bizarres. L'Église les a accueillis, ces héros missionnaires de la foi, venus de l'île de Bretagne pour évangéliser l'Armorique. Donc, saint Nonna était un pieux homme d'Hibernie, selon Albert le Grand : on l'avait nommé archevêque d'Armagh malgré lui, sa modestie s'en

désolait, et comme il pria Dieu de lui ôter cet accablant honneur, il reçut l'ordre céleste de passer l'Océan et d'aller chercher la solitude en Armor. Nonna quitta de nuit son palais, vint au rivage, ne trouva aucun esquif, mais monta sur un rocher et lui enjoignit de voguer. Le rocher flotta, et aborda à Penmarch. Sitôt parvenu à la plage, le bloc vira et s'en retourna en Hibernie. Le chroniqueur raconte en termes charmants et naïfs que cette arrivée sensationnelle stupéfia les habitants et les persuada aussitôt de la sainteté du voyageur : et nous n'aurons aucune peine à l'en croire !



L'ODET RIVIÈRE DE QUIMPER



KEMPER, en breton, c'est un confluent : à l'endroit où l'Odet se grossit du Steir, une ville existait dès l'occupation romaine. Elle devint une capitale lorsque le roi Grallon, un des Celtes émigrés de Grande-Bretagne, apporta de là le nom de Cornouaille pour le donner à son État, et, fixé à Quimper après l'engloutissement d'Ys, fonda l'évêché dont le premier dignitaire fut saint Corentin. C'est du moins ce qu'assure la tradition. Pendant les guerres sanglantes de la succession de Bretagne, la cité fortifiée fut prise et reprise par Charles de

Blois et Jean de Montfort, et pendant la Ligue elle dut céder aux troupes royales. C'est une jolie ville, d'un aspect très caractéristique, et qui peut s'enorgueillir de ses deux musées : l'un qui est consacré à l'archéologie, dans l'évêché, contient des bois sculptés, des faïences et des mausolées fort remarquables : l'autre réunit des peintures et des sculptures qui justifient largement la visite. Mais l'attrait de Quimper est bien plus encore dans sa cathédrale, une des plus admirables de la péninsule. Commencée en 1239 dans le plus pur style gothique, elle resta abandonnée à cause des guerres pendant plus d'un siècle, et ne fut terminée qu'en 1515. C'est pourquoi on peut y suivre toute l'évolution du style breton. Sur le merveilleux portail sont ciselés tous les symboles héraldiques du vieux duché. Toute la décoration intérieure est une splendeur.

A partir de Quimper, l'Odet est navigable, et durant dix-huit kilomètres il descend doucement vers la mer, dans de jolis sites parsemés de manoirs et de maisons de plaisance. Il faut d'abord voir Locmaria, qui fut la première agglomération quimpéroise, où l'on fabrique quantité de ces faïences aux naïves enluminures — qu'on vend dans toute la Bretagne, et où il y a aussi une vénérable église romane. Puis,



L'Odet, rivière de Quimper.

l'excursion en bateau, très souvent faite et fort agréable, permet de contempler au passage le ravissant château de Laniron, ancienne résidence d'été de l'évêque de Quimper, dont les jardins datent de la fin du XVII^e siècle, les manoirs de Poulguinan, de Kerdour, et des chapelles, Notre-Dame du Vrai-Secours, Saint-Cadou, Sainte-Barbe, le tout dans un paysage de rochers, de futaies, de moulins. On arrive ainsi à Sainte-Marine et Bénodet, qui est un petit port dans un nid de verdure. La mer est, là, lumineuse et clémente. Au reste, un des charmes de Quimper est sa situation : de quelque côté qu'on en rayonne, vers Pont-l'Abbé, Douarnenez ou Concarneau, on est au centre des plus beaux sites d'Armor.



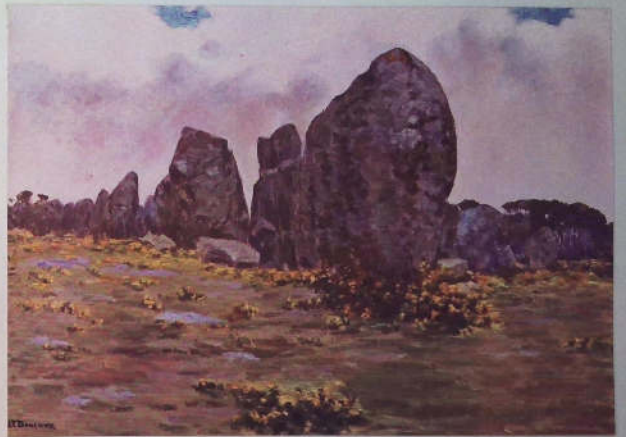


LES PIERRES LEVÉES CARNAC



PRMI les ajoncs fleuris d'or pâle, ces blocs se comptent par milliers : à Carnac, à Kermario, à Kerlescan, à Locmariaquer. Sur le pourtour de la baie que limite la sinistre presqu'île de Quiberon, cette armée lapidaire est rassemblée.

D'où vient-elle? Tout est mystère. On pensait jadis que c'étaient là les signes de la religion druidique. Ces soldats de granit existaient bien auparavant. Les druides ne firent qu'utiliser cet énorme effort symbolique accompli par des hordes ayant vécu de douze cents à deux mille ans avant Jésus-Christ. Cet effort, qu'allégorisait-il? On a parlé



Les pierres levées. Carnac.

d'annales de pierre, relatant les exploits des chefs, des peuplades, et il est exact que dans toutes les civilisations anciennes on a ainsi marqué les souvenirs des faits mémorables. Mais il faut incliner vers une explication plus décidément religieuse. Le menhir, la pierre oblongue dressée vers le ciel, c'est l'appel à Dieu; l'obélisque égyptien, le clocher chrétien, en dérivent. Le dolmen, table de pierre posée sur de plus petits blocs levés, c'est l'autel, et, à l'intérieur, c'est l'ébauche de la crypte funéraire, c'est le temple. Quand les menhirs sont réunis en cercle, ils forment un « cromlech ». Et ce cercle était peut-être le symbole de l'éternité, ou de la course solaire. Là devaient se passer des sacrifices, des cérémonies propitiatoires que les druides ont su prolonger, car il est assez probable qu'à leur époque ils continuèrent les alignements entrepris par les Préhistoriques de l'âge du bronze et du cuivre. Les mégalithes dressés avaient le sens d'appel aux forces d'en haut. Il en est de tout petits, il en est qui ont six mètres. On nomme tumulus les dolmens recouverts de terre, et on appelle galgals ceux que recouvraient des cailloux. Voilà tout ce que nous savons. Il n'y a pas trop de quoi rire de l'explication des gamins racontant aux touristes que saint Cornély, poursuivi par une armée de païens, supplia Dieu qui

les changea en blocs. Si la science de ces enfants est courte, la nôtre n'est pas longue.

Il est préférable de s'en tenir à admirer ces immenses vestiges de sanctuaires jamais bâtis, ces barbares essais d'hypogées qui balbutient farouchement le besoin d'un Dieu, et qui font de cette région quelque chose d'unique au monde, une zone de grandeur désolée, aux heures où le couchant ou le lever de la lune allongent sur la lande d'ajoncs et de bruyères les spectres de ces monstres mornes et indéchiffrables, orientant leurs allées curvilignes selon les solstices et les équinoxes, par une volonté quadrimillénaire dont le secret est à jamais perdu.



LA TOUSSAINT A ARZANO



ÉTAIT bien un tel jour, favorisé par un clair et froid soleil, qu'il fallait choisir pour grouper toutes ces Bretonnes douces et graves, vêtues de noir comme leurs parents et leurs époux taciturnes, devant cette fruste chapelle du village d'Arzano, situé entre les ravins où coulent l'Ellé et le Scorff : là fut élevé Brizeux, là se situe son poème de *Marie*, qui est une modeste *Mireille* armoricaine. La jeune fille chantée par le poète sortait de cette chapelle, après les offices, toute semblable aux calmes figures que nous voyons ici.

C'était bien un tel jour qu'il fallait choisir, car nulle

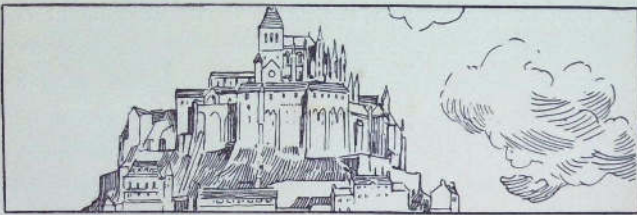
part la Toussaint n'a plus de signification spirituelle qu'en ce pays, où les cimetières entourent les églises, où l'on prie sur les tombes avec une sorte de passion, où cette piété est quotidienne alors que, dans nos villes, elle limite les manifestations collectives à un seul jour de triste fête. On peut dire que c'est tous les jours qu'en Bretagne revient le « Jour des Morts ». Elle est parsemée d'ossuaires et de charniers, tantôt somptueux et tantôt si misérables qu'ils s'effondrent et qu'on y voit les débris de cercueils, les os, les crânes rongés de mousse. Cela n'effraie aucun Breton, même enfant.

Pour les Celtes, la mort est un repos, et non une épouvante. Leur philosophie, informulée mais perçue par les plus illettrés, consiste à penser que la mort naît avec la vie individuelle, qu'elle l'accompagne, qu'elle en sera la conclusion naturelle et immanquable, et que naître c'est commencer de mourir et s'acheminer vers le seul sort que toute créature puisse prévoir sans erreur. Cette façon d'envisager habitue les Bretons à n'avoir non seulement aucune peur, mais aucune répugnance à l'égard des squelettes, des tombeaux, de tous les détails physiques de la destruction organique. Ils vivent réellement en compagnie des défunts, et leur réalisme se fond dans un idéalisme absolu. Cela date de toujours. Avant le

*La Toussaint à Arzano.*

christianisme qui précisa l'espérance de la survie, avant le druidisme même, qui fut un polythéisme, les premiers habitants d'Armor, en alignant dolmens et menhirs comme de colossales ébauches de temples à des divinités inconnues (et peut-être à Une Seule!) obéissaient à la même conception de piété, de pitié, de solidarité. Et s'ils élevaient tout près de la mer les pierres fatidiques en l'honneur de leurs morts glorieux, c'est, ainsi que l'a montré Camille Jullian, parce qu'ils croyaient avec les Ligures, comme avec les Nordiques, que les morts étaient immortels et ne semblaient nous quitter que pour aller revivre, au delà des mers, dans de nouvelles patries mystérieuses. En les enterrant près des flots, on leur épargnait du chemin. Et de ces îles inaccessibles où s'en étaient allées les âmes, on ne s'étonna pas, un jour, de voir arriver des saints évangélistes, par un échange de miracles...

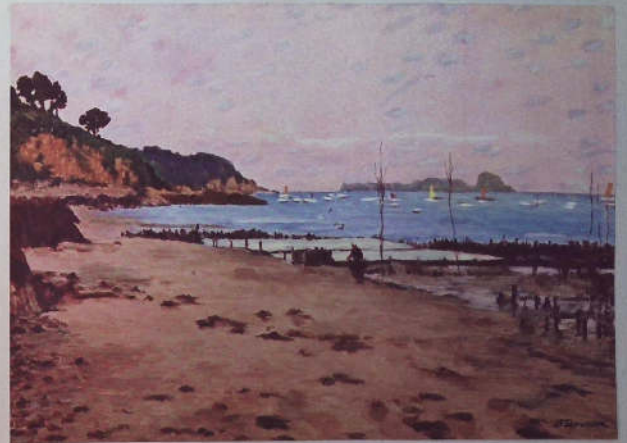




CANCALE



U Mont Saint-Michel, qu'un détour du Couesnon mit en Normandie géographiquement, et qui est le seuil de la Bretagne, on aperçoit cette zone singulière, qui rappelle les polders hollandais. Elle a, comme eux, été conquise sur la mer par l'obstination méthodique des hommes. Elle est faite d'une vase durcie, grise, très féconde, qui s'appelle la « tanguie », et, au printemps, devient un herbage admirable, frangé par l'écume d'une mer qui, sur cette côte septentrionale qu'effleure le Gulf-Stream, est aussi douce et « turquoise » qu'est vert et sombre l'Océan à la pointe de la péninsule. Une seule émi-



nence rompt la monotone platitude de ce paysage : son élévation de soixante-cinq mètres, dont on sourirait partout ailleurs, suffit à donner ici le titre de « Mont » à ce tumulus qui porte, dit-on, les traces des pieds de l'archange Michel, et au pied duquel se groupent les maisons et la cathédrale Saint-Samson de la vieille ville de Dol. Nominoë y fut couronné, Guillaume le Conquérant dut en lever le siège, les Anglais la reprirent, les Vendéens y obtinrent sur les Bleus un de leurs derniers succès en un combat inspirant à Victor Hugo des pages épiques dans *Quatre-vingt-treize*. Le Mont-Dol était jadis une île, comme le Mont Saint-Michel. Les cultures l'enserrent, pour la prospérité de la région. Mais puisse la Merveille normande qui lui fait face rester toujours environnée d'eau, et être protégée contre les agronomes ! On peut avoir des céréales et des légumes partout en France : mais un chef-d'œuvre comme l'Abbaye du Mont Saint-Michel est unique...

Si la région de Dol est paysanne, la côte cancalaise est riche d'une autre industrie, celle des fameux parcs aux huîtres. Rien n'est plus curieux, en fin avril, que de voir les centaines de barques sorties du petit port de la Houle revenir chargées des huîtres qu'elles ont draguées sur les bancs du

large, et les rejeter à la mer sur certains points désignés par des pieux. A marée basse, une multitude de femmes et d'enfants vont ramasser les tas et les trier, les aligner. Les mollusques, protégés des forts courants par des claies, resteront là deux ou trois ans avant d'être expédiés aux gourmets. L'eau, tour à tour, cache ou découvre les damiers dessinés par ces parcs dont l'image commence de nous montrer quelques-uns. Du Mont-Dol, on peut envisager l'ensemble de ce travail prodigieux, agricole et industriel. Mais l'artiste s'intéresse davantage à la contemplation, du haut des falaises, de ce paysage maritime de la pointe du Grouin, de l'île des Rimains, du noir « Rocher de Cancale » dont on voit ici la célèbre silhouette dans une claire lumière, et qui annonce Saint-Malo et l'entrée dans la vraie Bretagne.

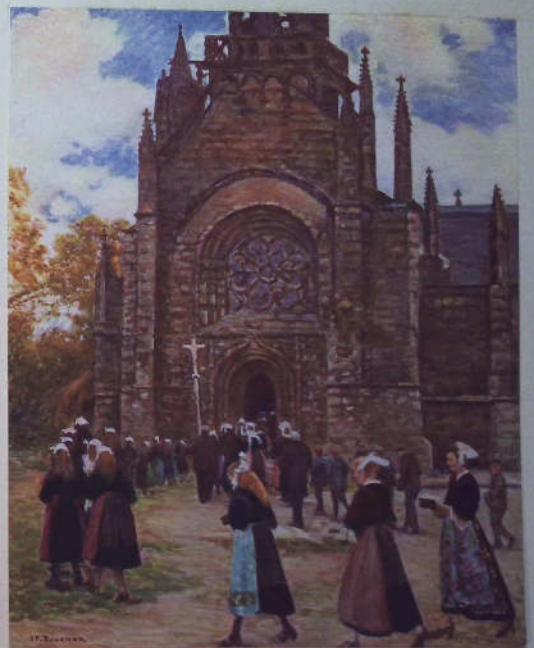


PROCESSION A KERNASCLÉDEN

NOUS sommes ici en plein Morbihan, sur ce plateau central qui est l'épine dorsale de la presqu'île bretonne, tantôt hérissé de forêts profondes, tantôt fait de landes désertiques, avec des chaos de rochers parfois, et des rivières comme le Scorff. Nous sommes bien loin des falaises déchiquetées, des fjords creusés par l'Océan, de ces plages multiples que le tourisme et la mode menacent de banaliser. Ce n'est plus Armor, mais Argoat, non le pays de la mer mais le pays des bois : la vraie Bretagne des hobereaux, des chouans, des mystiques, du druidisme et des saints.

Kernascléden, bien moins connu que d'autres lieux, n'est pas moins original ni moins riche en costumes. C'est un hameau situé près du Faouët, tout près du cours du Scorff et de cette grande forêt de Pont-Callec où un antique manoir se mire dans un étang. Kernascléden a son délicieux sanctuaire de 1453-1464. Aucun édifice n'est plus propre à faire comprendre combien le style ogival, parvenu au stade du gothique flamboyant, a subi en terre bretonne une transformation si curieuse que les éléments du style Renaissance ont pu s'y incorporer sans heurt. Nous l'avons déjà remarqué à propos de l'ensemble architectural de Saint-Thégonnec. Il y a eu un style armoricain composite, né tardivement, adaptant et mélangeant les apports successifs qui ne lui parvenaient que lentement des pays d'art plus favorisés : et les bâtisseurs locaux ont concilié ces éléments avec un naïf génie, jusqu'au XVIII^e siècle.

Cette grande chapelle, dont le porche présente les statues des Apôtres, a des galeries ajourées, une belle rosace, une flèche élégante, des fresques à la voûte du chœur. Une légende, immanquablement, accompagne la construction. Elle assure que l'on élevait parallèlement ce sanctuaire de Kernascléden et la chapelle de saint Fiacre, au Faouët, à

*Procession à Kernascléden.*

vingt kilomètres de là. C'était à l'époque où la Bretagne florissante se couvrait de pieux édifices. Mais l'effort était grand, et on en vint à manquer d'outils pour les deux équipes de travailleurs. Alors, les anges survinrent, toujours attentifs : et pendant que les ouvriers de Kernasclédén se reposaient, ils prenaient leurs outils et allaient, à tire-d'ailes, les porter aux ouvriers de Saint-Fiacre. Puis ils faisaient le même voyage inversement : et ainsi furent achevées ensemble les deux nouvelles maisons du Seigneur.





LA LANDE

POUR bien des êtres, son nom seul évoque l'idée de tristesse, de platitude, de stérilité, d'ennui. Mais de tout cela est faite une beauté qu'ils ignorent, et que connaissent seuls les amoureux du silence, de la solitude et des longues lignes étales sous le changeant spectacle du grand ciel.

Les landes normandes comme celle de Lessay, hantée de doux fantômes, les landes qui entourent Mont-de-Marsan, et leurs pinèdes et leurs bergers à échasses, ont leur charme : mais celles de Bretagne sont les plus captivantes. Elles ont remplacé l'immense forêt primitive qui couvrait toute la pres-



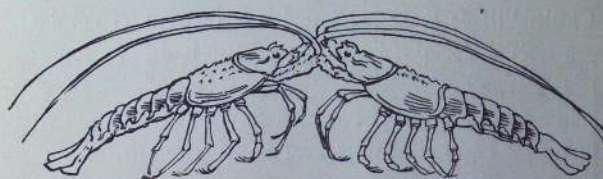
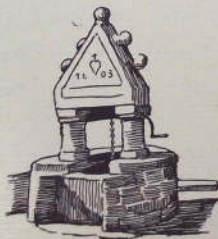
La Lande.

qu'île et dont subsistent de vastes fragments. Elles s'étendent à perte de vue. On peut y marcher tout un jour sans rencontrer un être vivant : ainsi fait-on en Castille et dans la Manche, mais ce sont des terres brûlées et maudites. La lande bretonne, elle, est revêtue du plus somptueux tapis. Il est fait de bruyères roses et violettes, d'ajoncs et de genêts aux fleurs d'or, de fougères vertes. En avril, c'est une magique symphonie en jaune : à l'automne, un voile mauve recouvre le sol.

Çà et là, une chaumière, un calvaire rongé par la mousse, une fillette et son pauvre troupeau. Et la caravane incessante des nuages poussés par le vent marin passe avec lenteur, défait et refait ses architectures vaporeuses, au-dessus de ce mutisme illimité du désert armoricain.

L'homme du Finistère ou du Morbihan aime sa lande où combattirent les chevaliers, où parurent les saints, où les sorcières, filles des druidesses primitives, invoquèrent les esprits bien après encore le règne de la Croix. D'ailleurs, la lande n'est stérile qu'en apparence. Le paysan sait l'utiliser. C'est avec l'ajonc sec que s'alimentent les fours des boulangeries, à la campagne et dans bien des villes. C'est avec les grands ajoncs et les racines de bruyère, si clairement flamblantes,

qu'on entretient le feu dans l'âtre, à la veillée en commun, usage vénérable avec lequel disparaîtront un jour les récits traditionnels, exploits ou saintes légendes, que nos écrivains régionaux se hâtent de recueillir. C'est avec les genêts coupés qu'on couvrira les toits des chaumières tant que la tuile hideusement enduite de minium n'aura pas pénétré partout. Le progrès rétrécit sans cesse la lande. Le paysan la défriche, il y plante des pins, il y essaie du blé à force d'engrais chimiques, et on ne peut rien objecter. Mais, comme l'a écrit Anatole Le Braz, « il n'en est pas moins vrai que, lorsque le dernier arpent de lande aura été défoncé, une des grâces les plus originales et les plus prenantes de la Bretagne aura cessé d'exister ».



LES COIFFES AU MARCHÉ CONCARNEAU



CONCARNEAU, jadis appelé Conquerneau, se limita d'abord à une forteresse bâtie sur un îlot au fond d'un petit golfe de la Bretagne méridionale, au sud de Quimper, en face de Fouesnant et de la plage de Beg-Meil. C'était ce qu'on appelle encore aujourd'hui la Ville-Close : un bloc de remparts et de tours de granit, comme le XIV^e siècle savait en bâtir, quelque chose de trapu, de sombre, d'impenable, passant pour une des plus solides défenses de la péninsule. Cependant les Anglais s'en étaient emparés ; mais Du Guesclin les força à capituler. Plus tard, le vicomte de Rohan soumit la place à l'autorité de

Charles VIII de France, qui voulait la Bretagne et l'obtint peu après en épousant l'orpheline qui était la dernière souveraine légitime du duché. Mais auparavant le maréchal de Rieux avait repris Concarneau. Plus tard encore, le gouverneur au nom de la Ligue se fit surprendre par les calvinistes, mais les chassa presque aussitôt. Enfin Concarneau se soumit à Henri IV lorsqu'il eut repris Quimper, et ce fut la fin des annales guerrières de la Ville-Close, qui est tout à fait une île à marée haute, et dont la robuste silhouette se mire dans l'arrière-port avec un charme tout médiéval.

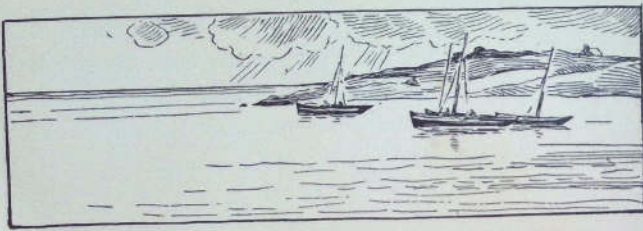
Concarneau est un pays bien abrité des vents, de climat doux; le paysage environnant est joli et on y a le pittoresque spectacle de centaines de bateaux qui pêchent la sardine. Cette pêche, et la friture et la mise en boîtes de la sardine et aussi du thon, font la fortune de ce gros bourg maritime. Le spectacle des allées et venues des barques aux voiles noires, brunes ou rouges, des débarquements de paniers et des filets bleus, est vraiment typique et divertissant et beaucoup de vieilles maisons de la Ville-Close sont curieuses. Le site environnant le long de la baie est verdoyant, et on a la surprise de trouver dans les jardins aloès et palmiers. Ils donneraient le change, si l'on ne voyait les costumes que le peintre a représentés fidèlement.



Les coiffes au marché. Concarneau.

lement; ces jupes plissées et ballonnées, en drap noir, ces corsages et ces demi-manches de velours noir, ces grandes collerettes et ces coiffes blanches qui semblent ailées et dont un ruban rose ou bleu avive coquettement la candeur, c'est le joli accoutrement des femmes de Concarneau.





AU PAYS BIGOUDEN JEUX D'ENFANTS



NOUS sommes ici à Saint-Guénolé tout près de Penmarch, de Kerity, à la pointe de la presqu'île d'où l'on découvre la baie d'Audierne en plein pays « bigouden ».

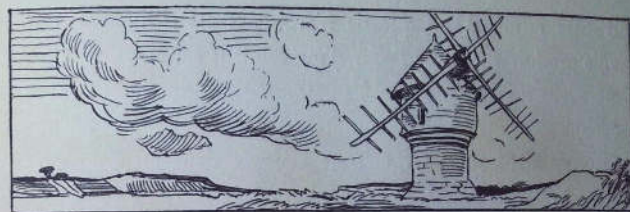
En commentant Penmarch, nous avons déjà dit quel mystère s'attache à cette race bigoudène, apportée là par une émigration inconnue. Les types ne sont nullement celtiques. Ils sont tantôt nordiques, scandinaves par la blondeur et la blancheur de peau, tantôt mongols par le teint jaune et les yeux bridés. Et nous pouvons, avec certains ethnographes,



conjecturer des relations bien plus lointaines encore : car on ne se rendra jamais assez compte de la hardiesse inouïe des navigateurs primitifs de l'Océan, traversant sur de misérables esquifs des espaces énormes, alors que les Phocéens et les Grecs se bornaient à longer les rivages. Que d'aventures fabuleuses et pourtant réelles l'audace de l'homme, sa curiosité insatiable, sa recherche des terres fécondes, ont accumulées en marge de l'histoire, à peu près vérifiable ! Les flux et reflux des races dans la préhistoire ont été aussi violents que la dislocation des continents : et nous en avons ainsi de rares signes qui ont survécu, et nous posent des énigmes.

Les petites bigoudènes que nous montre cette image ont déjà le bonnet de soie bariolé et enrubanné, la blanche coiffe conique, la grosse jupe-cloche à bourrelet et les ornements orangés et jaunes d'un beau travail. Elles s'amuse, elles jouent avec la mer. Et pourtant elles savent que c'est la grande assassine, et il n'en est point une qui n'ait eu, dans sa famille, quelque parent mort au large. Nous sommes bien près de la « roche des victimes » où une croix indique la place où furent enlevés cinq personnes de la famille d'un préfet. Nous sommes bien près du « Trou d'Enfer » où la légende plaçait l'habitation de la « Femme de la nuit », druidesse de l'île de Sein

devenue sorcière. Nous sommes bien près du rocher de la Torche, où la mer canonne si fort qu'on en entend le bruit à plusieurs kilomètres dans les terres. L'Océan est brutal à Saint-Guénolé, où la pêche de la langouste et les « confiseries » de sardines sont les seules ressources, car les champs sont stériles sous l'incessante rafale. Il ne reste de l'église du XV^e siècle qu'une massive tour carrée, inachevée, rongée de lichens, brutale elle aussi, comme les habitants. Et les ébats de ces fillettes parées apportent dans un tel site le seul motif de sourire.



LA PORTE SAINT-MICHEL GUÉRANDE

DEVANT cette magnifique porte fortifiée, le peintre a placé, car il aime d'animer ses sites, une charrette et quelques paysannes qui semblent se hâter d'entrer dans la ville ; mais c'était un jour de marché, sans quoi il n'eût pu inventer aucun personnage, car Guérande est une ville morte. Mais de quelle douce mort, chère aux artistes pour lesquels a un sens le grand silence du passé !

Dans une page charmante de *Béatrix*, Balzac a dit de Guérande : « Elle est debout sans vivre, elle n'a point

d'autre raison d'être que de n'avoir pas été démolie... La ville produit sur l'âme l'effet d'un calmant sur le corps, elle est silencieuse autant que Venise... Parfois son image vous occupe et vous appelle comme celle d'une femme divine entrevue dans un pays étrange et logée dans un coin du cœur ». Et c'est vrai. Guérande est restée intacte : par quel hasard, après ces féroces guerres de religion où les Rohan, les Laval, s'étant faits protestants, luttaient contre Mercœur, la Ligue et les Espagnols, et ces révoltes que réprima si durement le duc de Chaulnes, sous Louis XIV, et la destruction de la féodalité tardive, et la guerre finale, implacable, entre Bleus et Blancs. Dix tours restent des onze que le duc Jean V érigea fièrement en 1431, au long des remparts vastement développés, se mirant par endroits dans des fossés pleins de roseaux et de lentilles d'eau. L'aspect est imposant, qu'on entre par la porte Saint-Michel ou la porte Vannetaise. L'hôtel de ville est installé dans le véritable fort que constitue la porte Saint-Michel, encore timbrée de ses armes médiévales. Quelques rues sont curieuses, le mail et le tour des remparts sont ravissants. Mais le charme de Guérande se complète par le paysage étonnant qui l'entourne. D'un côté, lorsqu'on vient de Saint-Nazaire, une campagne fleurie, dessinée comme



La porte Saint-Michel. Guérande.

un jardin anglais : de l'autre, un désert, et un désert aux brillants mirages. Ce sont les salines. La mer venait jusque-là jadis : elle s'est retirée; l'ancien port des Vénètes (une des quatre grandes peuplades primitives que vainquit César), est devenue une ville de terre ferme, comme Bruges ou Arles. Et sur l'étendue triste et plate on voit circuler, parmi les tas symétriques de sel, les saulniers, les paludiers qui alors vêtus de blanc, évoquaient à Balzac les Arabes et leurs burnous. Les costumes qu'il voyait ont disparu peu à peu, mais le contraste entre les vergers heureux et l'âpre zone reste toujours aussi vif. Entre Le Croisic et le Bourg de Batz, Guérande est une petite princesse du moyen âge rêvant, du haut de son plateau, vers l'horizon marin.





L'HEURE DES VÊPRES A TREMEURVEZEN

VOICI, dans une lande, une chapelle très humble du Finistère. La piété bretonne a multiplié ces sanctuaires. Les cathédrales des villes, les églises parfois fort importantes des villages, ne lui suffisaient point. Dans les champs, dans les espaces les plus stériles et les moins fréquentés, elle s'est plu à construire ces pieux asiles. Avant la Révolution qui en détruisit beaucoup, on en comptait plus d'un millier dédiés à la Vierge, sans parler des multiples saints locaux. La disposition de ces édifices était à peu près toujours la même; un rectangle de



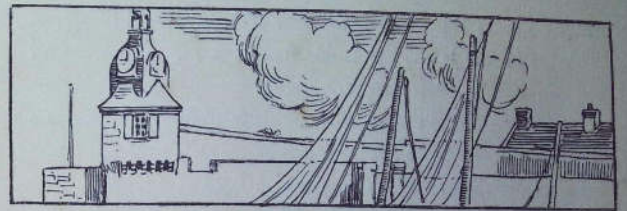
L'heure des vêpres à Trémeurvezzen.

blocs de granit, rappelant le dolmen primitif, un toit fruste, un petit clocheton : une pelouse devant, avec quelques arbres si possible, et un mur de pierres plates enfermant le tout. Aucune sculpture, aucun ornement, et, à l'intérieur, le strict nécessaire au culte.

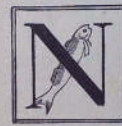
Cette pauvreté n'empêcha jamais les dévôts de venir, à certaines dates, faire oraison et organiser un « pardon ». Il y a des « pardons » célèbres, luxueux, où s'empressent les touristes. Mais ceux qui restent ignorés, anonymes, sont fréquentés par des êtres qui se soucient peu d'intéresser les voyageurs et les peintres. Ils viennent pour prier. Le « pardon » est un acte d'espérance collective en la rémission des péchés. Ceci d'ailleurs n'interdit nullement l'installation d'une sorte de petite foire, d'une esquisse de fête populaire, car il faut bien fêter la rémission, et puis les gens sont venus de fort loin, à pied ou en carriole, et ils ont soif et faim. Quelques marchands ambulants ne manquent donc jamais de dresser des tentes où ils débitent du cidre et des saucisses, tandis que d'autres vendent des cierges et de la bimbeloterie religieuse, et d'autres promènent dans la foule leurs paniers plats remplis de gâteaux, de sucreries, et même de mirlitons. Mais de ceux-ci l'on ne se servira qu'après vêpres. Il y a d'abord la messe

du matin dans la chapelle, puis, après le repas sur l'herbe, la procession et les dévotions individuelles. Les uns font à genoux le tour de l'édifice. Les autres, lorsqu'il y a, comme très souvent, une fontaine sacrée, en boivent l'eau, auprès des mendiants les plus vermineux. A vêpres, les femmes en noir, aux cols blancs, aux blancs bonnets ailés, se groupent comme nous les voyons, en portant des cierges qu'elles offriront au saint ou à la sainte.

Ce n'est qu'après le sermon en plein air et les vêpres qu'on s'abandonne à des jeux rustiques, et à la danse, une danse qui garde quelque chose d'un rite millénaire, accompli par des êtres qui n'en savent plus le sens mais continuent de le mimer...



DÉPART DE PÊCHEURS DOUARNENEZ



NOUS sommes ici à l'extrémité de la péninsule bretonne, au centre d'une baie très incurvée dont le nord est fermé par la presqu'île de Crozon, de Morgat et du cap de la Chèvre, et dont le sud est limité par la pointe du Van et la baie des Trépassés. Du côté de la terre, on aperçoit au loin la silhouette du Menez-Hom, et plus près, Locronan et Ploaré, avec sa belle église du style gothique flamboyant et son majestueux clocher.

« Douarn'Enez » c'est la « terre de l'île », à cause de l'île Tristan toute voisine. Là revivent pour nous les souvenirs

d'une illustre légende. Le chevalier Tristan alla chercher au delà de la mer la blonde Isolde fiancée à son prince, le roi breton March. Mais, par une erreur ou une ruse de la suivante Brangaine, ils burent ensemble le philtre d'amour que la fiancée devait boire avec son époux, et ils s'aimèrent d'une passion désespérée qui les conduisit à l'exil et à la mort. Nul lecteur n'ignore ce que le génie de Wagner a fait de cette aventure, ni non plus, je ne veux en douter, la façon dont Joseph Bédier a rétabli les textes véritables et complets avec lesquels l'immortel musicien avait pris des libertés grandes, en négligeant maint épisode savoureux. Ajoutons que le nom de March veut dire « cheval », et que ce bon roi avait des oreilles de cheval qu'il cachait sous le bonnet ou le casque. Il lui fallait bien pourtant les montrer à ses barbiers : et, si bon fût-il, il n'hésitait pas à tuer ceux-ci pour les empêcher de révéler le fâcheux secret. L'un fut épargné, sous serment d'être muet. Il confia pourtant la chose aux sables du rivage, et ceux-ci le redirent aux roseaux dont un barde fit des tuyaux de flûte. Comment la légende de Midas aux oreilles d'âne s'est-elle retrouvée, venue de Grèce, dans ce royaume de Ploumarch ? C'est un mystère que nous n'éluciderons pas.

On ne pense guère à Wagner et à ses héros, à Douar-



Départ de pêcheurs. Douarnenez.

nenez. C'est un port sardinier très important, très animé. Les touristes et les baigneurs trouvent amusante cette ville où les filets pendent du toit des bicoques jusqu'au sol pour sécher, où grouille la marmaille, où défilent les innombrables ouvrières employées aux « confiseries » de sardines, au séchage, à la cuisson, à la mise en boîte de ces millions de petits poissons qui s'en iront en tous pays. Et le spectacle de la flottille est fait pour réjouir les peintres. Vous jugez bien que le nôtre n'a pas manqué de noter, sur le fond bleu et vaporeux de la baie, auprès des silhouettes noires des femmes, les costumes rougeâtres de ces pêcheurs qui vont par tous les temps jusqu'en Écosse ou au Maroc, pêcher maquereaux, homards, thons, sardines, de ces pêcheurs qui se sont battus en héros sur l'Yser, de ces pêcheurs qui se précipitent, attachés dans le canot de sauvetage, par la tempête, au secours des bateaux en perdition quel que soit leur pavillon.





LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND



L était né dans la ville héroïque des grands explorateurs et des corsaires, la ville de Jacques Cartier et de Mahé de la Bourdonnais, de Duguay-Trouin et de Robert Surcouf, la ville, aussi, du médecin Broussais, du géomètre Maupertuis et du penseur La Mennais, la cité au corset de granit d'où sortaient les redoutables frégates des Malouins, la cité qui continua avec les Anglais un duel de deux cents années, la cité d'où partent, chaque printemps, les morutiers de Saint-Pierre et de Terre-Neuve, Saint-Malo enfin, orgueil de la Bretagne.

Il y était né, et, après une longue existence de voyages,



Le tombeau de Chateaubriand.

il avait voulu y revenir pour dormir son dernier sommeil, lui, vicomte René de Chateaubriand, en fidèle Breton de vieille souche, descendant depuis le XII^e siècle des Brien et des Beaufort, dont le manoir s'élevait entre Rennes et Nantes, et dont le triste et majestueux château de Combourg, près de Dol, avait vu l'enfance inoubliablement relatée. Oui, il désirait revenir là, mais seul, à l'écart des vivants et des morts, seul devant l'éternité. Dès 1828 il confiait au maire de Saint-Malo de « lui accorder, à la pointe du Grand Bé, un petit coin de terre tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Je le ferai bénir et entourer d'une grille de fer. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens ». Ces derniers mots étaient une sorte de concession de la convenance. Le grand ennuyé qui avait bâillé sa vie, n'attendait plus rien des hommes : il ne souhaitait que la protection anonyme et éternelle de la mer.

Il l'a obtenue. Sa tombe est faite d'une dalle sans inscription, surmontée d'une croix de granit, entourée d'une grille. On ne peut pénétrer là qu'à marée basse pour gravir les degrés taillés dans le roc qui mènent au lieu solitaire. Chateaubriand a fait de sa sépulture une de ses grandes œuvres. Là il est chez lui, et de façon digne de lui : mais

il n'y est point seul. La gloire le veille, cette gloire dont il déclarait ne se plus soucier mais que sa conscience ardente n'écartait qu'avec la certitude de l'avoir conquise pour toujours.

Le peintre a contemplé ce tombeau, qui est un des pèlerinages spirituels de la France et du monde, de loin, sur la grève, un soir. Il n'a voulu retenir que la silhouette du Grand Bé, allongée dans la mer. La lune se levait, et près du fin croissant brillait l'étoile, symbole de cet Orient que le rêveur génial avait tant aimé. La nuit était calme, l'eau était inerte et muette. Et il semblait que tout se rût pour laisser venir, depuis le sépulcre du plus merveilleux styliste du XIX^e siècle et du plus altier des écrivains bretons, l'écho des phrases divines des *Mémoires d'Outre-Tombe*...



TABLE DES MATIÈRES

Saint-Thégonnec	21
Un soir	26
La noce du Faouët. La Ridée	31
Le Bois d'Amour. Ile aux Moines.	36
Le marché aux cochons	41
La pointe du Raz par gros temps	46
Le pèlerinage. Sainte-Anne d'Auray.	51
Retour de pêche. Le Croisic.	56
Marché aux chevaux. Carhaix.	61
Les rochers. Huelgoat.	66
En Brière.	71
Lavoir en Moëlan.	76
Le Cloître, Tréguier.	81

Sortie de messe à Plougastel	86
Manoir du Rusquec	91
Les bannières de la Fête-Dieu, Pont-l'Abbé	96
Le labour, Raguenez	101
Jour de fête à Penmarch	106
L'Odet, Rivière de Quimper	111
Les Pierres levées, Carnac	116
La Toussaint à Arzano	121
Cancale	126
Procession à Kernascléden	131
La Lande	136
Les coiffes au marché, Concarneau	141
Au Pays Bigouden, Jeux d'enfants	146
La Porte Saint-Michel, Guérande	151
L'heure des vêpres à Tremeurvezon	156
Départ de pêcheurs, Douarnenez	161
Le tombeau de Chateaubriand	166



ACHEVÉ D'IMPRIMER
 SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
 HÉRISSEY, D'ÉVREUX
 LE 15 OCTOBRE
 MIL NEUF CENT TRENTE ET UN

*Planches en couleurs tirées par G. KADAR.
 Paris.*

